



Le blog du jour « Coup de théâtre »,
par Judith Sibony

« Mademoiselle Julie », ou l'affaire DSK à l'envers

Dimanche, au Théâtre de la Colline (Paris 20^e), un frisson s'est nettement fait sentir dans la salle, tandis que sur scène, la comtesse Julie (Clémentine Verdier) tentait de séduire Jean, son bel homme à tout faire (Wladimir Yordanoff).

« Je me serais entichée de mon valet ? », lançait la jeune fille avec une feinte ironie. « On a vu des exemples », répondait le faux farouche, dont la ressemblance avec un certain homme politique français parut frappante « C'est drôle, on dirait l'affaire DSK à l'envers », entendis-je à la sortie de *Mademoiselle Julie*, pièce fameuse de Strindberg (1849-1912), ici mise en scène par Christian Schiaretti.

De fait, il y a plus d'un point commun entre le viol présumé d'une femme de chambre par Dominique Strauss-Kahn et la « tragédie naturaliste » de *Mademoiselle Julie* : dans les deux cas, le combat des sexes et la lutte des classes semblent se confondre ; dans les deux cas, la violence commise paraît si délirante qu'elle en devient énigmatique. Pourquoi la comtesse qui rêve de dominer les hommes finit-elle par se suicider sur l'injonction de son valet ? Doit-on considérer qu'elle est la victime de Jean, alors même que c'est elle qui l'a séduit ? De même, dans la scène du Sofitel, dont on ignore encore presque

tout, qui cherchait quoi ? Où se situe la frontière entre violence et consentement ? L'énigme est encore intacte, et peut-être le demeurera-t-elle même lorsqu'on en saura plus sur les faits. C'est ce que suggère avec brio la pièce de Strindberg : quand pulsions sexuelles et règlement de comptes « social » sont imbriqués, le jeu du désir et du passage à l'acte relève de facteurs qui nous échappent.

Ainsi le comportement des uns et des autres est bien moins l'affaire d'un tempérament diabolique ou pervers, que l'affaire d'une situation. Dans un article sur Strindberg publié par un journal danois en 1949, Sartre soulignait cela : « Dans son œuvre nous voyons des personnages en situation, des personnages qui, dans ces situations, ne sont que ce qu'ils font des autres et ce que les autres font d'eux. »

Est-ce pour cette raison que dans le spectacle de Schiaretti, le décor est tenu par des ficelles rouges ? Loin d'alimenter les théories du complot, dire que l'affaire DSK est tenue par des ficelles, c'est reprendre l'image de personnages parfois « tenus » par d'autres fils que ceux des bonnes ou des mauvaises intentions. « Tous ceux qui pensent aujourd'hui que les hommes ne sont que leur vie ont un enseignement à tirer du théâtre de Strindberg », écrivait Sartre. ■



ELISABETH CARECCHIO/THÉÂTRE DE LA COLLINE



« Créanciers », belle réussite du diptyque Strindberg

A La Colline, Christian Schiaretti met en scène deux pièces du dramaturge suédois

Théâtre

Ce fut un été de folie ! En 1888, August Strindberg (1849-1912) s'installa avec sa femme et leurs filles à Lyngby, dans l'île de Sjælland, au Danemark. Ils louèrent des chambres chez une comtesse excentrique qui possédait un vieux château, géré par un jeune et beau bohémien, dont Strindberg était persuadé qu'il était l'amant de son hôtesse.

Ce fut le point de départ de *Mademoiselle Julie*, écrite en quinze jours pendant cet été qui vit aussi naître, en quinze jours, *Créanciers*, dans laquelle Strindberg dresse, à travers le personnage de Tekla, un portrait implicite et fort peu flatteur de son épouse, Siri von Essen, avec qui ça n'allait plus.

L'ambiance au château frisait la démente. Il y eut des scandales, de la coucherie et de la castagne. Tout cela, on peut le lire dans *August Strindberg*, la biographie de référence due à Michael Meyer (Gallimard, 1993, 834 p., 38,11 euros).

Quant aux pièces, on peut les voir, réunies en diptyque et mises en scène par Christian Schiaretti, au Théâtre national de la Colline. L'auteur en était très fier : il voyait en elles « le fleuron de (sa) carrière d'écrivain et du théâtre suédois ». La postérité ne l'a guère démenti, surtout pour *Mademoiselle Julie*, très souvent jouée (elle le sera d'ailleurs au Festival d'Avignon, avec Juliette Binoche dans le rôle titre et Nicolas Bouchaud dans celui de Jean).

Chez Strindberg, Christian Schiaretti ne navigue pas en terre inconnue. Il a déjà monté *Père*, en 2005. Il considère qu'il appartient à sa fonction de directeur du TNP de Villeurbanne de maintenir « un rapport systématique au répertoire », et il entend, dans cette logique, diriger les mêmes comédiens dans les deux œuvres qui décrivent, selon lui, « un meurtre parfait ».

Meurtre, oui, dans le cas de *Mademoiselle Julie*, si l'on tient que tout suicide est un meurtre. Car elle se suicide, en se tranchant la gorge, la belle demoiselle, après avoir fait l'amour avec Jean, son valet, dans la folie de la nuit de la Saint-Jean.

A La Colline, ce suicide ne procure aucune émotion, sinon le soulagement de voir s'achever la représentation. Pourquoi Schiaretti demande-t-il à l'actrice, Clémentine Verdier, de jouer comme si elle s'agitait dans un film muet aux effets grotesques ?

Pourquoi a-t-il confié le rôle de Jean à l'excellent Wladimir Yordanoff, qui n'a plus depuis longtemps l'âge du rôle (30 ans) et ne possède pas la brutalité du valet de Strindberg ? Pourquoi transforme-t-il en scène de ménage vulgaire une pièce où s'affrontent deux classes sociales, et deux sexes, jusqu'à la consommation ?

Au château, il y eut des scandales, de la coucherie et de la castagne

En revanche, quel bonheur de retrouver Yordanoff dans *Créanciers*. L'art élégant de cet acteur, propre à donner un baiser main par fait tout en disant des horreurs, fait merveille dans la perversité sourde de son personnage, Gustaf, venu détruire le couple formé par son ex-femme, Tekla (Clara Simpson), et son nouvel époux, Adolf (Christophe Malto), qui en mourra.

La cruauté de Strindberg n'a d'égale que sa misogynie. Mais sa virtuosité démonte l'esprit et les sens, comme un orage déversant des éclairs de folie carnassière. Et Christian Schiaretti ne malmène pas la pièce. Sa mise en scène la surprend dans une obscurité propice au combat d'un trio où chacun est le créancier de l'autre. Et où tout le monde perd. Sauf le théâtre. ■

Brigitte Salino

Deux pièces d'August Strindberg, mises en scène par Christian Schiaretti. *Mademoiselle Julie* (mardi à 19h30, jeudi à 20h30, samedi à 17h30, dimanche à 15h30, durée 1h40) et *Créanciers* (mercredi à 19h30, vendredi et samedi à 20h30, dimanche à 18h30, durée 1h30). Avec Christophe Malto, Clara Simpson, Clémentine Verdier, Wladimir Yordanoff. Théâtre national de la Colline, 15 rue Malte Brun, Paris 20°. M^e Gambetta. Tél. 01 44-62 52 52. Jusqu'au 11 juin. De 13€ à 27€. Colline.fr

Créanciers", belle réussite du diptyque Strindberg

Ce fut un été de folie ! En 1888, August Strindberg (1849-1912) s'installa avec sa femme et leurs filles à Lyngby, dans l'île de Sjælland, au Danemark. Ils louèrent des chambres chez une comtesse excentrique qui possédait un vieux château, géré par un jeune et beau bohémien, dont Strindberg était persuadé qu'il était l'amant de son -hôtesse.

Ce fut le point de départ de *Mademoiselle Julie*, écrite en quinze jours pendant cet été qui vit aussi naître, en quinze jours, *Créanciers*, dans laquelle Strindberg dresse, à travers le personnage de Tekla, un portrait implicite et fort peu flatteur de son épouse, Siri von Essen, avec qui ça n'allait plus.

L'ambiance au château frisait la démence. Il y eut des scandales, de la coucherie et de la castagne. Tout cela, on peut le lire dans *August Strindberg*, la biographie de référence due à Michael Meyer (Gallimard, 1993, 834 p., 38,11 euros).

Quant aux pièces, on peut les voir, réunies en diptyque et mises en scène par Christian Schiaretti, au Théâtre national de la Colline. L'auteur en était très fier : il voyait en elles "le fleuron de (sa) carrière d'écrivain et du théâtre suédois". La postérité ne l'a guère démenti, surtout pour *Mademoiselle Julie*, très souvent jouée (elle le sera d'ailleurs au Festival d'Avignon, avec Juliette Binoche dans le rôle-titre et Nicolas Bouchaud dans celui de Jean).

Chez Strindberg, **Christian Schiaretti** ne navigue pas en terre inconnue. Il a déjà monté *Père*, en 2005. Il considère qu'il appartient à sa fonction de directeur du **TNP de Villeurbanne** de maintenir "un rapport systématique au répertoire", et il entend, dans cette logique, diriger les mêmes comédiens dans les deux oeuvres qui décrivent, selon lui, "un meurtre parfait".

Meurtre, oui, dans le cas de *Mademoiselle Julie*, si l'on tient que tout suicide est un meurtre. Car elle se suicide, en se tranchant la gorge, la belle demoiselle, après avoir fait l'amour avec Jean, son valet, dans la folie de la nuit de la Saint-Jean.

Évaluation du site

Site du quotidien national Le Monde. On y trouve le contenu de l'édition papier avec l'avantage de pouvoir accéder aux archives dont la consultation est gratuite, mais uniquement pour les articles les plus récents.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 133

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

A La Colline, ce suicide ne procure aucune émotion, sinon le soulagement de voir s'achever la représentation. Pourquoi **Schiaretti** demande-t-il à l'actrice, Clémentine Verdier, de jouer comme si elle s'agitait dans un film muet aux effets grotesques ?

Pourquoi a-t-il confié le rôle de Jean à l'excellent Wladimir Yordanoff, qui n'a plus depuis longtemps l'âge du rôle (30 ans) et ne possède pas la brutalité du valet de Strindberg ? Pourquoi transforme-t-il en scène de ménage vulgaire une pièce où s'affrontent deux classes sociales, et deux sexes, jusqu'à la consommation ?

En revanche, quel bonheur de retrouver Yordanoff dans Créanciers. L'art élégant de cet acteur, propre à donner un baisemain parfait tout en disant des horreurs, fait merveille dans la perversité sourde de son personnage, Gustaf, venu détruire le couple formé par son ex-femme, Tekla (Clara Simpson), et son nouvel époux, Adolf (Christophe Malto), qui en mourra.

La cruauté de Strindberg n'a d'égale que sa misogynie. Mais sa virtuosité démonte l'esprit et les sens, comme un orage déversant des éclairs de folie carnassière. Et **Christian Schiaretti** ne malmène pas la pièce. Sa mise en scène la surprend dans une obscurité propice au combat d'un trio où chacun est le créancier de l'autre. Et où tout le monde perd. Sauf le théâtre.

Deux pièces d'August Strindberg, mises en scène par **Christian Schiaretti** : "Mademoiselle Julie" (mardi, à 19 h 30, jeudi, à 20 h 30, samedi, à 17 h 30, dimanche, à 15 h 30 ; durée : 1 h 40), et "Créanciers" (mercredi, à 19 h 30, vendredi et samedi, à 20 h 30, dimanche, à 18 h 30 ; durée : 1 h 30). Avec Christophe Malto, Clara Simpson, Clémentine Verdier, Wladimir Yordanoff. Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Brun, Paris 20e. Mo Gambetta. Tél. : 01-44-62-52-52. Jusqu'au 11 juin. De 13 € à 27 €. Site : www.colline.fr

Brigitte Salino



LA CHRONIQUE THÉÂTRE

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Quand Strindberg frappe deux fois

Christian Schiaretti qui dirige le **Théâtre national populaire-Villeurbanne**, présente à Paris ses mises en scène de deux pièces de Strindberg (1849-1912), *Mademoiselle Julie* et *Créanciers* (1). La première a été créée en France en 1893 par Lugné-Poe, au Théâtre libre d'Antoine. La seconde, un an plus tard, remporte un grand succès au Théâtre de l'Œuvre. C'est alors que Strindberg connaît sa première crise psychique. Il y en aura quatre autres. C'est encore à Paris, en 1897, qu'il rapporte par le menu les effets de ces crises de démence dans *Inferno*, directement écrit en français. C'est dire si *Mademoiselle Julie* et *Créanciers* participent à l'envi du tumulte intérieur propre à la schizophrénie. « L'effrayant Strindberg, notait Kafka, ces pages arrachées à la force du poing... » D'un drame à l'autre, l'espace ne diffère pas (scénographie de Renaud de Fontainieu), seuls changent les meubles, ici une cuisine en état de marche, là une méridienne, un fauteuil... Côté cour, entrées et sorties, conclues par une assomption lumineuse, s'effectuent par un couloir pentu entre des rideaux noirs.

Schiaretti suit à la lettre les définitions de chaque œuvre données par Strindberg ; « tragédie naturaliste » pour *Mademoiselle Julie* et « tragi-comédie » pour *Créanciers*. C'est par la confection à vue d'un repas,

Barrières
de classes,
égoïsme
de part et
d'autre, haine
instantanée
post coïtum,
sens du
péché...

longuement mijoté par la servante Christine pour le valet Jean, que s'ouvre la première, juste avant que Julie, la fille du comte, ne s'emploie, à la faveur de la nuit de la Saint-Jean, à séduire ledit valet. Cela finit mal, évidemment : barrières de classes, égoïsme et cynisme de part et d'autre, haine instantanée post coïtum, indélébile sens du péché, etc. Brecht ne

s'en est-il pas servi pour *Maître Puntila et son valet Matti* ? Dans *Créanciers*, un mari jadis congédié revient présenter la note à celle qu'il estime avoir façonnée, unie aujourd'hui à un homme qu'il a, d'entrée de jeu, systématiquement anéanti. Ce qui tranche, les deux fois, dans ce travail de Schiaretti, c'est le côté « *malheurs de chandelle* » que définissait Bachelard à propos de Strindberg.

La sensation d'effroi n'est pas revendiquée, ni le combat pur et dur des cerveaux à la frontière de la folie partagée. Il y a même, dans le jeu, une manière de détachement démonstratif qui oblitère un tant soit peu ce qu'on s'attend à trouver dans la lignée d'Ingmar Bergman, pour dire vite. Par endroits, on frôlerait Feydeau. Pourquoi pas ? Strindberg et lui ne sont-ils pas contemporains à la Belle Époque, l'un et l'autre fous, le vaudevilliste pour cause de syphilis ? J'exagère à peine. Cela ne signifie pas que la chose manque d'intérêt, mais cela surprend. Dans le registre adopté, les comédiens ne méritent en rien. Clémentine Verdier, à base d'hystérie froide, sculpte en relief sa mademoiselle Julie, face à la dignité belle de Clara Simpson en servante au grand cœur dont elle est jalouse, tandis que Vladimir Yordanoff compense, par le métier sûr, la différence d'âge avec le personnage. Il semble plus à l'aise en ex-époux vindicatif dans *Créanciers*, face à Clara Simpson, muée en une garce superbe enroulée dans sa robe coquelicot, tandis qu'agonise dans la pénombre le nouveau mari (Christophe Maltot) qui n'en peut mais. La traduction du suédois par Terje Sinding révèle indéniablement des accents insoupçonnés, au sein de cruautés dialoguées aux tournures plus familières.

(1) À la Colline-théâtre national, 15, rue Malte-Brun, Paris 20^e.
Métro Gambetta. Jusqu'au 11 juin.



Rendez-vous avec le diable

Théâtre

MADemoisELLE JULIE

CRÉANCIERS d'August Strindberg

Mise en scène
de Christian Schiaretti.
A Paris, Théâtre de la Colline
(01.44.62.52.52), jusqu'au
11 juin, en alternance
(intégrale le samedi).
Durée : 1 h 40 chaque pièce.



Christophe Maltot et Wladimir Yordanoff dans « Créanciers ».

THÉÂTRE DE LA COLLINE / CRÉATION GRAND THÉÂTRE

Christian Schiaretti ne chôme pas. Cinq mois après son beau « Siècle d'or » (« Don Quichotte » et « La Célestine »), le directeur du TNP de Villeurbanne présente un nouveau diptyque au théâtre de la Colline à Paris, composé de deux pièces de Strindberg datant de 1888. L'une est connue : « Mademoiselle Julie », l'autre moins : « Créanciers ». Toutes deux sont très sombres, mais n'appartiennent pas au même registre. Le metteur en scène en fait un ensemble cohérent, en utilisant la même scénographie et les mêmes comédiens. Il nous offre ainsi, en un peu plus de trois heures, un concentré de noirceur, où se déploie tout le désespoir amer du Suédois.

Schiaretti a choisi de respecter à la lettre les intentions de l'auteur. « Mademoiselle Julie » est sous-titrée « tragédie naturaliste », il donne donc à voir du tragique et du trivial... Le déchaînement des passions, l'ivresse et la folie, qui vont conduire la jeune aristocrate à s'offrir à son valet, presque aux yeux de tous, une nuit de la Saint-Jean, sont magnifiés par la lumière onirique qui baigne le sobre décor de Renaud de Fontainieu. Une lumière de cauchemar, entre le rouge sang et le vert méphitique. Les bruits de la fête sonnent comme une orgie de pirates. Et la jeune Clémentine Verdier surfe avec talent sur le fil de l'hystérie et de la détresse, sorte d'anti-héroïne romantique, brûlée de l'intérieur par les feux de l'enfer.

Le trivial, c'est cette longue préparation culinaire qui ouvre la pièce, la froideur cynique du valet Jean, interprété avec rigueur par Wladimir Yordanoff. Après le faux-pas d'une fausse passion, il faut bien se résoudre à l'évidence : ce ne sont pas les trolls ou les masques de la Saint-Jean qui ont tourné la tête aux deux amants. La frustration, le désir infernal - pas l'amour - leur a fait commettre

cet accroc inacceptable selon les conventions sociales. Partir avec l'argent volé du comte ne ferait que repousser l'échéance. Autant en finir, et vite. Mademoiselle Julie, assistée de son ange noir, choisit de rejoindre l'enfer tout de suite - d'un coup de rasoir.

Jeu de billard sadique

Schiaretti ne révolutionne pas la pièce de Strindberg, mais en restitue l'âpreté et le fiel mortifère. « Créanciers » lui permet d'enfoncer le clou. Finis les états d'âme aristocratiques, l'onirisme poétique, la violence des rapports hommes-femmes explose dans cette « tragi-comédie » - où il y a mort d'homme à la fin. Une femme libre et volage, Tekla, doit rendre des comptes à ses deux maris : le premier, Gustaf, le « chaperon », qu'elle a laissé tomber ; le second, Adolf le peintre, son pygmalion, qui ne supporte plus ses coquetteries et libertinages. Pour se venger de la « traîtresse », le premier mari pousse à bout le second et fait d'une pierre deux coups... Ce vaudeville noir, en forme de jeu de billard sadique, est d'une rare efficacité.

Le metteur en scène joue l'épure, avec raison. On n'est plus aux portes, mais au cœur de l'enfer : le canapé, la robe de la sulfureuse Tekla sont d'un beau rouge incendiaire, les projecteurs flamboient. Clara Simpson (la pieuse cuisinière de « Mademoiselle Julie ») joue avec brio les séductrices ambiguës. Christophe Maltot (Adolf) est parfait en mari bafoué au bout du rouleau, fiévreux à souhait. Mais c'est Wladimir Yordanoff (le premier mari, Gustaf) qui raffe la mise, en campant un des plus beaux diables qu'on ait vus au théâtre récemment : ironique, matois, tour à tour mielleux et brutal... Heureux ceux qui croient encore en l'amour, après deux Strindberg de cette eau-forte !

PHILIPPE CHEVILLEY



De l'amour à la haine au Théâtre de La Colline

► Présentée en diptyque avec *Mademoiselle Julie*, l'une des œuvres les plus féroces de Strindberg, obsédé par le combat sans fin entre l'homme et la femme.

CRÉANCIERS de Strindberg
Théâtre national de La Colline, à Paris

« Une pièce entièrement humaine, aimable, où les trois personnages sont sympathiques, intéressante du début à la fin... » C'est par ces mots que Strindberg présentait *Créanciers* achevée en 1888. À bien y regarder, elle semble plutôt s'inscrire dans la suite de son recueil de nouvelles terribles sur le mariage et l'impossibilité irréductible de vivre à deux, publié huit ans plus tôt, *Mariés*. La préface en était éloquente : « *Existe-t-il un être plus méchant, plus mesquin, plus dur, plus cruel que la femme ? (...) Je n'ai pas vu "un seul" mariage où l'homme n'était pas dupé, soumis, avili par la femme...* »

La femme, ici, c'est Tekla, épouse divorcée, partie convoler avec un jeune artiste - femme qui, comme toutes les femmes, est-il dit, prend sans jamais donner ; qui, pour gagner sa liberté, se doit d'épouser un homme qui n'est que chaperon. Amer, blessé, son premier mari revient à l'improviste lui réclamer sa créance. C'est-à-dire sa vengeance. Se liant sans se faire connaître au nouvel époux, il sème l'angoisse et le doute dans son esprit, détruisant avec un plaisir féroce les liens qui

**Trop appuyé,
le jeu des comédiens
empêche
toute évolution, figeant
les personnages
dans des postures
attendues.**

l'attachent à Tekla. Puis sous prétexte de réconciliation, il se retourne contre cette dernière, la compromettant irrémédiablement.

La machination est sans pitié. Sa progression infernale. Ouvrant sur les abysses d'un théâtre dans la tête, sur fond de meurtre psychique et de combat des cerveaux. Par-delà ce qui est vu, ce qui importe est ce qui ne l'est pas. Ne peut l'être. Le poison qui ronge le cœur et les âmes. Les pulsions de haine et de mort tapies au plus profond des êtres. L'erreur de la mise en scène de Christian Schiaretti est de vouloir les donner à voir à tout prix, illustrant lourdement par des effets de rideaux transparents ce qui devrait être laissé à la libre imagination de chacun. Trop appuyé, le jeu des comédiens empêche toute évolution, figeant les personnages dans des postures attendues : artiste à la fragilité nerveuse de convention avec Christophe Malot ; méchant au machiavélisme frisant la caricature avec Wladimir Yordanoff, l'époux « créancier ». Seule Clara Simpson se révèle plus complexe, à la fois mante religieuse et femme en butte à une société qui prétend la réduire au rôle d'objet, d'enfant à modeler, lui refusant obstinément le seul droit qui vaille : celui d'être.

DIDIER MÉREUZE

En alternance avec *Mademoiselle Julie*, mis en scène aussi par Christian Schiaretti. À 19h30 ou 20h30, jusqu'au 11 juin au Théâtre de La Colline, 15 rue Malte-Brun, Paris 20^e. Intégrale le samedi et dimanche. RI NS 01.44 62 52 52



Clémentine Verdier
dans « Mademoiselle Julie »

EN LIBRAIRIE ET AU THÉÂTRE

Strindberg fulmine !

« Correspondance. Tome II (1885-1894) », par August Strindberg, édition établie par Elena Balzamo, Zulma, 514 p., 22 euros.

A l'affiche : « Mademoiselle Julie » et « Créanciers », mise en scène Christian Schiaretti au Théâtre de la Colline, jusqu'au 11 juin.

« *Toute ma misogynie est théorique, car je n'aurais pu vivre sans la compagnie d'une femme* », affirme August Strindberg dans une lettre à son frère Axel. Il est vrai que l'auteur des « Créanciers » et autres perles en matière de guerre des sexes s'est remarié trois fois. Amour, haine, l'histoire se répète, il l'analyse, écrit à ses épouses successives parfois plusieurs fois par jour. Il inonde aussi de missives ses amis et ses ennemis, éditeurs, écrivains, critiques, et parfois Emile Zola, qu'il admire. Dans le tome II (1885-1894) de sa « Correspondance », il fulmine et se plaint beaucoup (le tome I, 1858-1885, a paru en 2009). C'est l'époque où Strindberg écrit « Mademoiselle Julie », divorce d'avec Siri von Essen, se remarie avec Frida Ullh, journaliste rencontrée à Berlin, épousée trois mois plus tard en 1893 (ils se séparent en 1897). La Suède le trouve sulfureux et refuse de le publier. Il vit en Suisse, en France, à Berlin, au Danemark, les poches vides et l'âme en colère. Il ne mâche pas ses mots, ainsi ceux-ci adressés à Brandes, un critique suédois : « *Mon âme a reçu dans son utérus une formidable injection spermatique de Friedrich Nietzsche, et telle une chienne, j'ai le ventre plein ! C'était mon homme.* » Et à Nietzsche : « *Mieux vaut garder la solitude distinguée et laisser nous autres dix mille supérieurs aller en pèlerinage secret à votre sanctuaire afin d'y puiser à notre gré.* » Il veut « cracher sur les cadavres » de ses ennemis, il tient le christianisme pour « une barbarie », et son œuvre pour grande ; sur ce point, on ne saurait lui donner tort. A son frère aimé : « *Il se peut que, dans une rechute de romantisme, je tire ma révérence... Exécute ma dernière volonté ! Si toutefois c'était la dernière.* » On est en 1887, Strindberg mourra en 1912, c'est dire sa vitalité dans le désespoir. Conscient qu'« *il écrit mieux qu'il ne parle* », note sa traductrice Elena Balzamo, il conserve et classe sa correspondance. On voit ici dans quel sang furieux il trempait sa plume.

ODILE QUIROT

RAYMOND DELALANDE SIPA

PARIS SORTIR



THÉÂTRE AVEC
**JACQUES
NERSON**

▲ Mer

Théâtre de l'Atelier 1, pl. Charles-Dullin (18^e) : 01-46-06-49-24. 10-30 euros. Du jeudi 2 au samedi 4, et les mardi 7, mercredi 8 à 21 heures, le dimanche 5 à 16 heures. Un homme censé pêcher à la ligne sur un ponton. À la nuit tombante, sa femme vient s'enquérir de lui. Il aimerait rester seul, elle s'incruste. Une heure plus tard, rien n'a bougé. Ils n'ont pas les mots, paraît-il. Dommage, mais pourquoi nous infliger une conversation « plus plate que la feuille de papier sur laquelle elle est écrite », comme dirait la Sévigné ? Même si elle lui permet de chanter à cappella un vieux tube d'Abba, on aimerait savoir ce qui a poussé Léa Drucker à jouer la pièce.

▲ Pan

D'après J.M. Barrie. Mise en scène d'Irina Brook. **Théâtre de Paris** 15, rue Blanche (9^e) : 01-48-74-25-37. 10-42 euros. Du jeudi 2 au samedi 4, et les mardi 7, mercredi 8 à 21 heures, le samedi 4 à 16 heures. Enfer et damnation ! Quels péchés méritent un châtement aussi cruel ? Par quel quiproquo nous retrouvons-nous piégés pendant une heure trente devant un spectacle qui ferait bâiller un enfant de 5 ans tant il est balourd et niais. De la féerie de James Matthew Barrie, Irina Brook élimine toute poésie, tout humour, toute grâce. Dire que certains osent médire du dessin animé de Walt Disney ! Même le décor est d'une mocheté inimaginable. Une découverte toutefois : l'étonnant danseur filiforme Nuno Roque.

ET AUSSI...

♥♥ Les Chiche Capon

La Pépinière Théâtre 7, rue Louis-le-Grand (2^e) : 01-42-61-44-16. 29 euros, tarif réduit, 11 euros (-26 ans). Jusqu'au 25/06

Impossible de rendre compte d'un gag, c'est aussi impalpable qu'une aile de papillon. Contentons-nous de dire que les Chiche Capon sont des clowns désopilants et que, grâce à eux, la Pépinière, pleine comme un œuf, retentit de rires et de bravos.

♥♥ Dieu, qu'ils étaient lourds... !

De Louis-Ferdinand Céline. Mise en scène de Ludovic Longelin.

Lucernaire 53, rue Notre-Dame-des-Champs (6^e) : 01-45-44-57-34. 15-25 euros. Jusqu'au 23/07

Marc-Henri Lamande interprète brillamment diverses interviews accordées par Céline pour se remettre en selle une fois revenu en France. Sa ressemblance avec l'écrivain fait l'admiration de tous. Pour nous, ce mimétisme nous intéresse moins que le persiflage et les remords feints du génial salaf.

♥♥♥ Le Gorille

D'Alejandro Jodorowsky. D'après Franz Kafka. Mise en scène de l'auteur.

Petit Montparnasse 31, rue de la Gaîté (14^e) : 01-43-22-77-74. 10-32 euros. Jusqu'au 25/06

C'est « la Métamorphose » à l'envers. Pour sortir de sa cage, un gorille apprend à parler au prix de terribles efforts. Jamais la nouvelle de Franz Kafka, « Rapport pour une académie », n'avait été aussi bien montée et jouée. Brontis Jodorowsky ne fait pas le singe, il l'incarne. Prodigieux



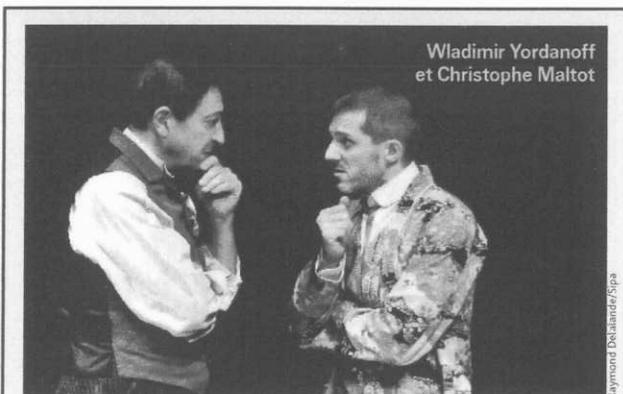
Wladimir Yordanoff et Clémentine Verdier

♥♥♥ Dans la chaleur de la nuit

Strindberg présente « Mademoiselle Julie » comme un drame naturaliste. Non, c'est une tragédie. Au bal de la Saint-Jean, la fille du comte drague sans vergogne un domestique, au vu et au su de tout le personnel du château. La touffeur de la nuit, la bière, le baratin du beau parleur... L'appel des sens domine passagèrement l'esprit de caste, les préjugés renaîtront au réveil. Après avoir espéré que la fortune du comte lui permettrait d'ouvrir un hôtel en Italie, le valet, voyant Julie incapable de fuir, l'écrase de son mépris et l'incite à se tuer pour ne pas survivre au déshonneur. Il fournit même le rasoir. La mise en scène de Christian Schiaretti montre une Julie (Clémentine Verdier) plus instable et fragile que d'habitude. La trivialité de Jean (l'excellent Wladimir Yordanoff) en ressort davantage. On peut discuter ce point de vue, mais il est cohérent. En tout cas, on redécouvre la pièce.

■ Jacques Nerson

« Mademoiselle Julie », d'August Strindberg. Mise en scène de Christian Schiaretti. Théâtre national de la Colline (20^e) : 01-44-62-52-52. En alternance jusqu'au 11 juin.



Wladimir Yordanoff et Christophe Maltot

♥ Drame bourgeois

Le traitement appliqué à « Mademoiselle Julie » (lire ci-contre) réussit moins à « Créanciers ». C'est que Strindberg s'y montre plus discoureur. Trop content, sans doute, de donner libre cours à la misogynie morbide qui lui fait voir en toute femme un vampire en puissance. (Remarquez néanmoins que, comme dans « Mademoiselle Julie », c'est le mâle qui l'emporte à la fin.) Au lieu de chauffer le conflit jusqu'à l'incandescence comme c'était le cas dans la version d'Hélène Vincent en 2005, Schiaretti le tempère, l'embourgeoise, le prosaïse. Là où se déroulait un sanglant épisode de la guerre des sexes ne reste que la mesquine vengeance que le premier mari (Wladimir Yordanoff) exerce sur le second (Christophe Maltot) et sur son ex-épouse (Clara Simpson). C'est quand même réducteur. Privée de mesure, la pièce devient un drame de la jalousie dont les héros sont des médiocres.

■ J. N.

« Créanciers », d'August Strindberg. Mise en scène de Christian Schiaretti. Théâtre national de la Colline (20^e) : 01-44-62-52-52. En alternance jusqu'au 11 juin.

♥♥ Laurent Lafitte -

Comme son nom l'indique

De Laurent Lafitte et Cyrille Thouvenin. Mise en scène des auteurs.

Théâtre des Mathurins 36, rue des Mathurins (8^e) : 01-42-65-90-00. 20-35 euros. Jusqu'au 02/07

Attention, il y a des sketches salés. Voire sa-lingues. Dont une séance de fist-fucking qui serait dégueulatoire si Laurent Lafitte ne réussissait à s'adonner sans vulgarité à l'humour de mauvais goût. Et puis, il y a des sketches moins trash. Le spectacle plaît beaucoup aux admirateurs de Reiser.

♥♥♥ Mille francs de récompense

De Victor Hugo. Mise en scène de Laurent Pelly.

Odéon-Théâtre de l'Europe 2, rue Corneille (6^e) : 01-44-85-40-40. 10-32 euros. Jusqu'au 3/06

Prenant pour meneur de jeu le chemineau Glapiet, un cousin de Jean Valjean dont la bonne humeur n'aurait pas été altérée par le baigne, Hugo entremêle farce et mélodrame. Excellents acteurs, en particulier Jérôme Huguet et Laurent Meiningier. Superbes décors. Laurent Pelly subjugué le public de l'Odéon.

♥♥♥ On ne badine pas avec l'amour

D'Alfred de Musset. Mise en scène de Yves Beaunesne.

Comédie-Française 21, rue du Vieux-Colombier (6^e) : 01-44-39-87-00. 29 euros, tarif réduit, 12 euros (-28 ans). Complet. Jusqu'au 26/06

On déplore que Julie-Marie Parmentier projette à peine la voix et conserve les yeux baissés, mais ne chicanons pas sur le spectacle, on en sort enchanté. Par sa fraîcheur exubérante et la modernité de son jeu, Loïc Corbery rappelle Gérard Philipe en Perdican (son dernier rôle).

♥♥ L'Opéra de quat'sous

De Bertolt Brecht. Mise en scène de Laurent Pelly.

Comédie-Française 2, rue de Richelieu (1^{er}) : 0-825-10-16-80. 14-47 euros. Complet. Jusqu'au 15/07

Deux truands se livrent à Londres une guerre sans merci. La mise en scène de Laurent Pelly actualise discrètement l'intrigue, mais comporte pas mal de temps morts. La troupe du Français se montre une fois de plus brillante. Thierry Hancisse (Mackie) témoigne d'une puissance impressionnante.

♥♥ Sami - Le Comte de Bouderbala

De Sami Ameziane. Mise en scène de l'auteur.

Théâtre du Gymnase 38, bd Bonne-Nouvelle (10^e) : 01-42-46-79-79. 28 euros. Jusqu'au 18/06

Ne cherchez pas dans le Gotha, « bouderbala » signifie « guenilles » en arabe. Sami Ameziane ne donne pourtant pas dans le misérabilisme. Ancien basketteur international, ce Franco-Algérien a fait des études de commerce aux Etats-Unis avant de se lancer dans le stand-up. Et là aussi, c'est un champion.

♥♥♥ Semianyky

Mise en scène de la Compagnie du Teatr Semianyky.

Théâtre du Rond-Point 2 bis, av. Franklin-Roosevelt (8^e) : 01-44-95-98-21. 10-34 euros. Jusqu'au 2/07

Mères gigognes, pères soulographes, mar-mots chamailleurs. La gambille et les mimiques d'Olga Eliseeva électrisent le public. Lorsque les gugusses russes du Licedei, déjà venus au Rond-Point en 2007, éclaboussent les spectateurs ou les tabassent avec des oreillers, la salle est au comble du bonheur.

Date : 01/06/11

La guerre des sexes aura bien lieu

Christian Schiaretti présente deux pièces de Strindberg au Théâtre de la Colline, *Mademoiselle Julie* et *Créanciers*. Un diptyque où s'affrontent hommes et femmes dans une lutte à mort à travers une mécanique de mise en scène légère et fatale.

Deux trios pour deux pièces. Deux femmes-un homme pour *Mademoiselle Julie* et deux hommes-une femme pour *Créanciers*. August Strindberg a conçu en diptyque ces deux tragédies menées comme des enquêtes policières.

Toutes deux mènent à la mort, individuelle ou d'un couple. On s'affronte beaucoup chez le dramaturge suédois. L'opposition des classes sociales vient même compliquer et perturber le rapport entre sexes comme dans *Mademoiselle Julie*. Au cours de l'excitation de la nuit de la Saint Jean, la fille du comte s'amuse à provoquer le valet de la maison.

Ce dernier qui rêve de sortir de sa condition va prendre sa jeune maîtresse à son jeu, la séduire, et lui demander de voler son père pour s'acheter un hôtel à l'étranger. Au petit matin, le comte revient et le sonne. En réintégrant sa livrée, le valet perd toute velléités d'émancipation. Il pousse néanmoins la jeune femme déshonorée au suicide sous le regard froid et terriblement soumis de la cuisinière qui le convoite.

On retrouve la férocité de ce combat sans merci entre hommes et femmes dans *Créanciers*, débarrassé cette fois de tout aspect sociologique. Un peintre, amoureux fou de sa femme, lui a tout donné. Il en a fait un écrivain, lui sacrifiant le meilleur de sa gloire et de son temps. Tekla n'en a pas moins cessé d'être volage à la grande souffrance de son époux.

Un ami de rencontre propose à ce dernier de sonder le cœur de sa belle et l'incite à suivre l'entretien depuis une pièce contigüe de la suite de l'hôtel qu'ils occupent. Il se révèle être en réalité le premier mari de Tekla et avec une habileté et un sadisme consommés va faire payer chèrement la note du passé à son ancienne épouse. Il laissera son successeur définitivement brisé, face à un amour et des créances sur sa femme impossible à recouvrer.

Évaluation du site

Le site du Journal du Dimanche diffuse l'actualité des articles concernant l'actualité générale française et internationale.

Cible
Grand Public

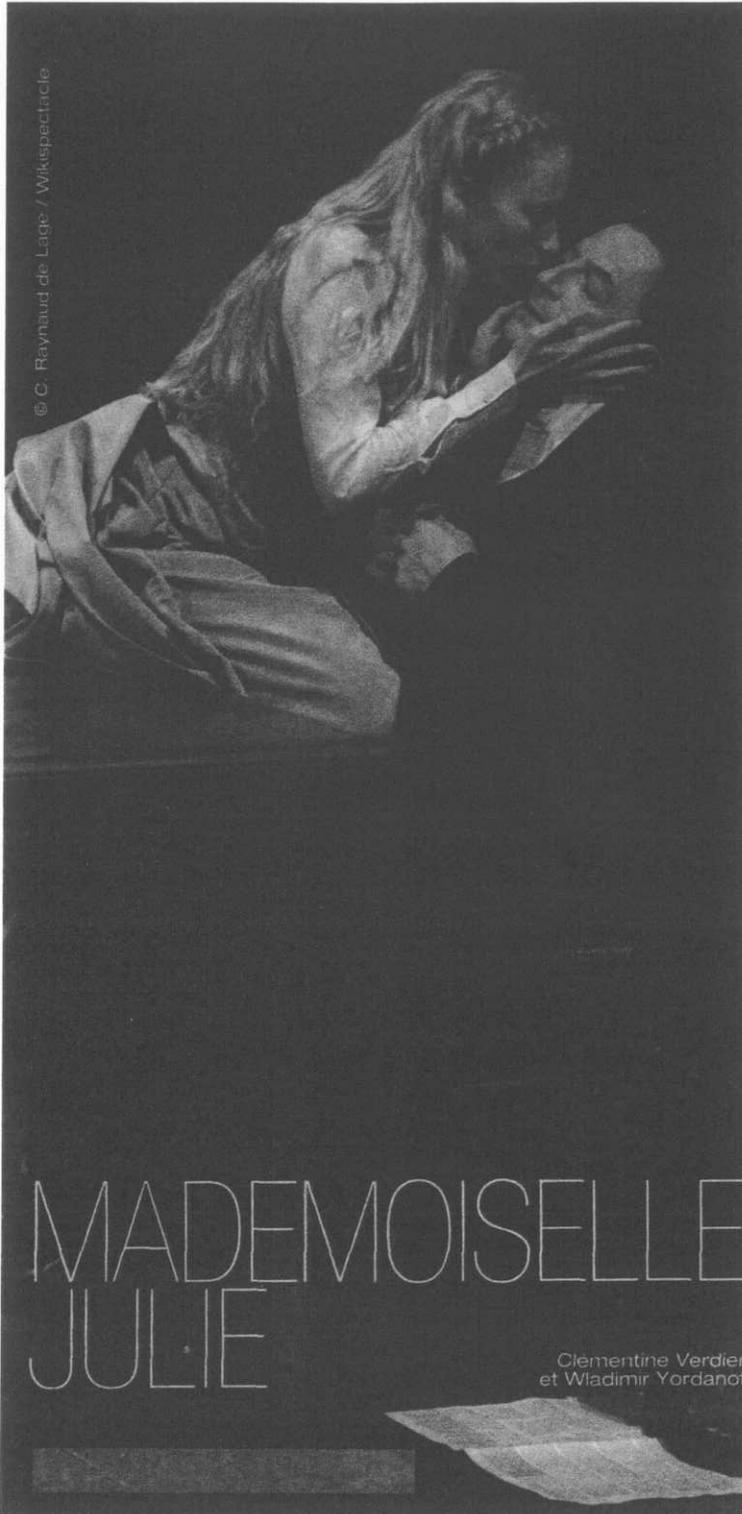
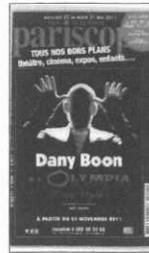
Dynamisme* : 227

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

Pour mener cette lutte à mort entre les hommes et les femmes sur scène, **Christian Schiaretti** a retenu ses chevaux. Le résultat n'en est que plus terrible. Pas de vociférations ni d'agitations, juste la maîtrise et la volonté avec laquelle les protagonistes se livrent à ces mortelles parties d'échec. Comme pour mieux les lier, deux des trois comédiens interprètent les deux œuvres.

Wladimir Yordanoff joue talentueusement avec un flegme glacial le bourreau de Julie et celui du second mari de Tekla tandis que Clara Simpson incarne la cuisinière de Mademoiselle Julie puis la femme volage aux deux maris. Ces deux volets de la guerre des sexes peuvent se voir séparément mais gagnent à être confrontés l'un à l'autre. Ne s'agit-il pas d'une guerre totale?

Mademoiselle Julie *** et Créanciers ***, Théâtre national de la Colline, 15 rue Malte Brun. Paris 20e. En alternance du mardi au vendredi et les samedis-dimanches en intégrale. 01 44 62 52 52. Jusqu'au 11 juin.



[tragi-comédies]

A l'affiche du théâtre de la Colline, deux pièces d'August Strindberg

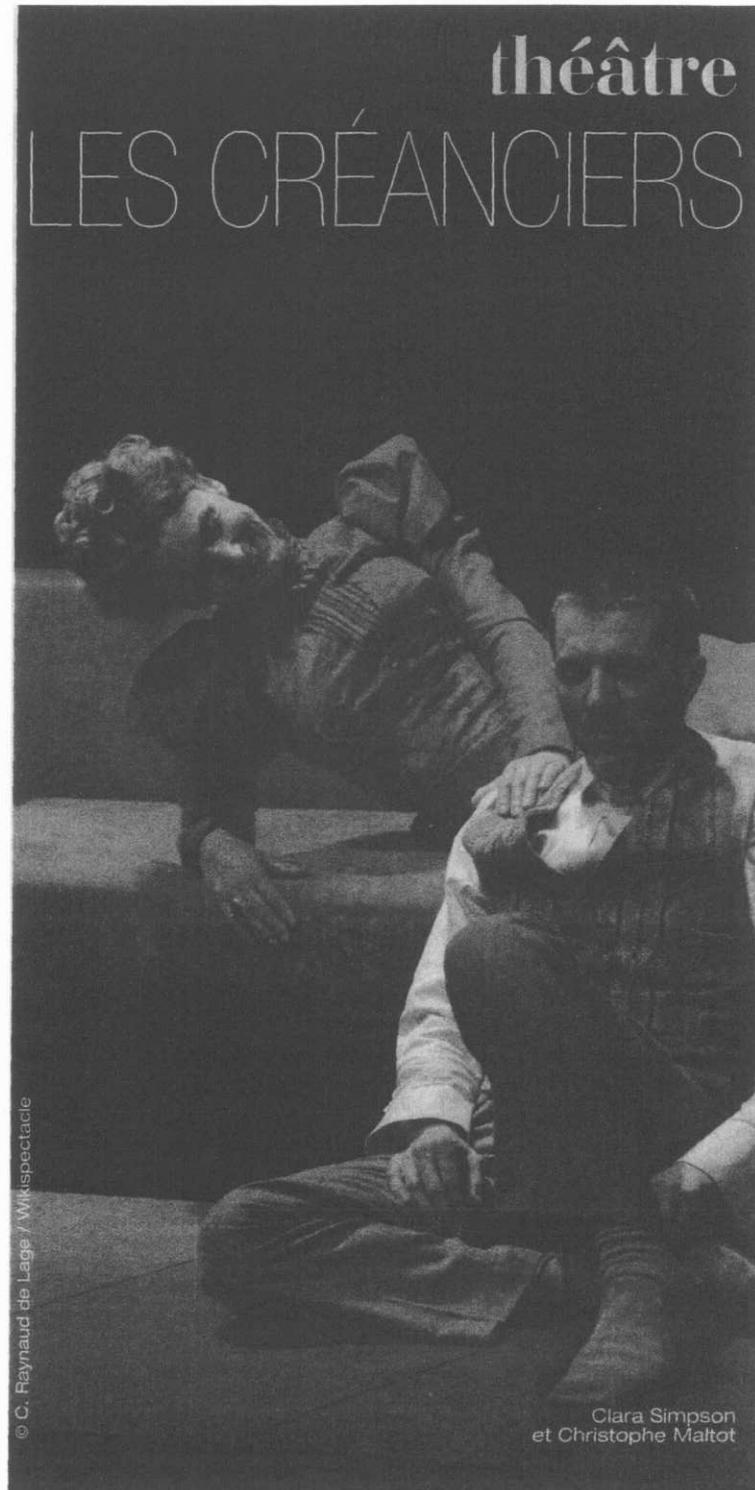
datant de 1888, reunies en diptyque et mises remarquablement en scene par Christian [Schiaretti] Il dirige les mêmes comediens dans les deux œuvres qui decrivent selon lui, chacune un meurtre parfait Deux pièces sombres dans deux registres differents l'une, « Mademoiselle Julie », plus connue et souvent jouee, alors que l'autre, « Creanciers », l est beaucoup moins « **Mademoiselle Julie** », sous-titree « tragedie naturaliste », voit une jeune aristocrate qui, en l'absence de son pere, provoque Jean son valet et se donne a lui dans cette folle nuit de la Saint Jean Ce dernier profite de la situation et convainc Julie de voler l'argent de son pere et de fuir avec lui Au matin, retour du comte, le rêve est fini, la vie reprend, sauf pour Julie, aristocrate dechue qui d'un coup de rasoir mettra fin a ses jours Dans le rôle titre, *Clementine Verdier*, comedienne sensuelle, parfaite entre hystere et folie, face a Wladimir Yordanof domestique cynique et froid Clara Simpson est parfaite en douce et pieuse cuisiniere « **Créanciers** » est une tragi-comédie Deux hommes, une femme Gustav Adolf et Tekla forment un trio complexe et incertain Aucune histoire d'argent ici, mais

une creance d'amour
 Gustav le premier mari
 de Tekla, ne s'est jamais
 remis de son divorce
 Adolf, le second mari
 peintre et sculpteur, est
 un homme jaloux et
 torture Les deux hommes,
 qui ne se connaissent
 pas, se rencontrent en
 l'absence de Tekla Gustav
 va s'employer à détruire
 cet homme inquiet Il lui
 fait toucher du doigt
 sa faiblesse et le persuade
 que Tekla lui ôte toute
 sa substance creatrice
 Jalousie perversion
 torture morale, Gustav
 manipule ce couple
 par haine et vengeance
 Canape, fauteuil, robe
 de Tekla, tout ici est rouge
 incandescent dans
 cette piece noire et cruelle
 Clara Simpson est la
 sulfureuse, la veneneuse,
 la volage Tekla
 une épouse qui joue de
 son charme singulier
 et ambigu Christophe
 Maitot est parfait en mari
 fragile vulnérable et à
 bout de nerfs Wladimir
 Yordanoff, comedien
 d'exception, campe un
 homme machavelique
 pervers et impitoyable
 Ici on tue avec les mots
 à coups de petites phrases
 assassines Le combat
 est inegal et s'acheve dans
 la mort
 Belle direction d'acteurs,
 scenographie impeccable
 pour ces deux pieces
 fortes et bouleversantes
 ou apparaît toute la
 misogynie de Strindberg
 Une reussite ■

Ariette Frazier

Colline

Renseignements page 38



Clara Simpson
 et Christophe Maitot



Maîtrisé

La mise en scène de Christian Schiaretti évite les extrêmes.

MADEMOISELLE JULIE, d'August Strindberg.

Théâtre national de la Colline, Paris (XX^e). Jusqu'au 11 juin.

★★ Grand classique du théâtre intime, *Mademoiselle Julie* offre la possibilité d'un match fabuleux pour deux acteurs. Le combat des sexes et des origines sociales – elle, aristocrate, lui, fils de métayer devenu domestique – se double d'une lutte d'influence véritable, cette fois entre les comédiens, pour peu qu'ils se jettent sans réserve dans la bataille. Le duel Fanny Ardant-Niels Arestrup de 1983 est resté dans les mémoires. Où la dialectique soumission/ domination, répulsion/ attraction, haine/ fascination se prolongeait en chacun des personnages en une

guerre totale. Fin connaisseur de Strindberg, le metteur en scène Christian Schiaretti ne va pas sur ces brisées extrêmes. En donnant le rôle de Jean, le domestique qui séduit sa maîtresse la nuit de la Saint-Jean, à Wladimir Yordanoff, dont l'allure de père de famille noble ne révèle aucun bestial appétit, et celui de Julie à la jeune Clémentine Verdier, au tempérament plus voyou qu'aristo, il laisse le texte parler dans une scénographie très élégante. La pièce est là, sans conteste, brillante, féroce, atterrante en ses effets. C'est superbement maîtrisé. Trop, sans doute. • L. L.



Philippe Tesson

Deux danses de mort

Après un remarquable *Père*, Christian Schiaretti présente aujourd'hui deux chefs-d'œuvre de Strindberg. *Mademoiselle Julie* et *Créanciers*, inséparables en ce qu'ils sont des variantes des ces « meurtres psychiques » familiers à l'auteur. Meurtres psychiques ? C'est en effet grâce à un travail de manipulation, de torture, de destruction mentale que Jean, le valet de *Mademoiselle Julie*, pousse celle-ci au suicide après avoir répondu à ses avances. Et c'est avec les mêmes armes que, dans *Créanciers*, Gustaf mène à la mort Adolf, un être faible qui lui a succédé dans le lit de Tekla. Deux drames de la revanche, de la vengeance et de la haine, d'une cruauté féroce et d'une extraordinaire densité. Et d'une grande audace : Strindberg est en effet l'un des premiers dramaturges à s'être inspiré des recherches scientifiques de son temps sur le cerveau pour expliquer les ressorts et les mécanismes psychologiques de ses héros. Ces deux tragédies sont un champ de bataille où les adversaires s'affrontent avec des armes, nouvelles au théâtre, et dont la plus meurtrière est la suggestion, l'hypnose même. La folie rôde dans les deux pièces, et même elle envahit *Mademoiselle Julie*. Ce naturalisme psychologique est parfois trop insistant, et Christian Schiaretti ne fait rien pour l'atténuer. C'est un choix qui rend plus ravageuse encore l'efficacité

**Un théâtre
de guerre :
fascinant,
passionnant
et ravageur**

de ce théâtre, aux dépens de l'émotion. Mais qu'avait à faire, il est vrai, Strindberg de l'émotion ? Encore une fois, on est dans la guerre. *Créanciers*, c'est une histoire de cannibales : une femme-vampire anéantit un homme-enfant, deux héros décadents manipulés par l'homme supérieur, l'homme nouveau, monstrueux en regard de la morale ancienne. Même problématique dans *Mademoiselle Julie*, à travers une grille de lecture sociale, cette fois : le valet, symbole de l'espèce dominante à venir, conduit à la mort sa maîtresse aristocrate, sous l'emprise d'une haine sociale et morale qui porte à son comble la haine sexuelle. Christian Schiaretti maîtrise de manière exemplaire ce théâtre fascinant, passionnant, ravageur. Il le fait avec cette intelligence et ce respect du texte qu'on lui connaît, ce souci d'en faire comprendre le moindre détour, cette admirable précision. Quatre acteurs magnifiques : Wladimir Yordanoff, image triomphante de la force, de la lucidité froide ; Clara Simpson, lumineuse révélation, d'une étonnante ambiguïté ; Clémentine Verdier, aiguë, aiguisée, altière ; Christophe Maltot enfin, superbement pitoyable. Un spectacle exigeant et remarquable.

Mademoiselle Julie et Créanciers. D'August Strindberg. Mise en scène de Christian Schiaretti. Avec W. Yordanoff, C. Simpson, C. Verdier, C. Maltot. Théâtre national de la Colline (01.44.62.52.52).





MADemoiselle JULIE

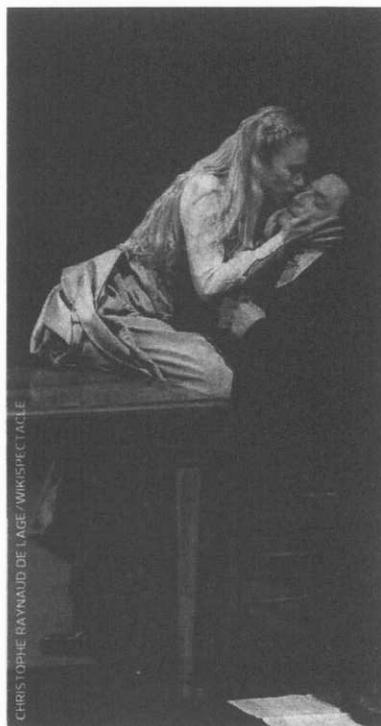
THÉÂTRE DE LA COLLINE
15, rue Malte-Brun (XX^e)

TÉL : 01 44 62 52 52
HORAIRE : mar. à 19 h 30, jeu. à 20 h 30, sam. à 17 h 30, dim. à 15 h 30, en alternance avec Les Créanciers
PLACE : 27 €
DURÉE : 1 h 50
JUSQU'AU 11 juin

C'est la nuit de la Saint-Jean. Attirés l'un par l'autre, Mademoiselle Julie (Clémentine Verdier), aristocrate et vierge de son état, et Jean (Wladimir Yordanoff), le domestique dévoué à Monsieur le Comte, qui cherche à s'élever par l'éducation, jouent au chat et à la souris. Avant de succomber. « *Drame naturaliste* » proposé en diptyque avec

Les Créanciers, du même auteur, cette pièce d'August Strindberg respecte les trois unités (temps, lieu et action). Christian Schiaretti signe une mise en scène volontairement dépouillée, presque rigide. Mais, si elle a le mérite d'approfondir la psychologie complexe des trois protagonistes et d'accentuer la noirceur qu'on peut attendre d'un tel drame, elle a le désavantage de ne pas transporter le spectateur. Qui se contente d'observer les personnages, comme derrière une paroi de verre. Les acteurs sont pourtant bons. En particulier Clara Simpson, impeccable Christine, la cuisinière, à la fois témoin indispensable et actrice de cette « lutte des classes » et des cœurs, dont le dénouement est inévitable. ■

NATHALIE SIMON



Mademoiselle Julie (Clémentine Verdier) et Jean (Wladimir Yordanoff) jouent au chat et à la souris.

4-CAFÉ DE LA GARE 41, rue du Temple (4^e). M^o Châtelet, Hôtel de Ville, Rambuteau. ☎

Cyrano m'était conté De et m. en sc. de Sotha. Avec Christine Anglo, Pierre-Jean Cherer, Philippe Manesse, Timothée Manesse, Ange Ruzé. Loc : Ticketac.com (à partir de 12 €). **21H30 DU VEN 27 AU SAM 28, 20H30 DU DIM 29 AU MAR 31.** Pl : 25€. TR : 10 à 20€. ► Sotha s'amuse avec Cyrano et nous amuse par la même occasion J.-L.J.

Le Tour du monde en 80 jours De Jules Verne, m. en sc. de Sébastien Azzopardi. Avec Romain Canard, Christophe de Mareuil, Eric Gueho, Alexandre Guilbaud (en alternance avec Frédéric Imbert), Anais Harté, Réjane Lefoul, Yan Mercœur, Stéphane Roux, Rodolphe Sand, Nicolas Tarrin. C 0142785251. Loc : Fnac, Ticketac.com (à partir de 18 €), Carrefour. **20H DU MER 25 AU VEN 27, 17H SAM 28, 20H SAM 28.** Pl : 24€. ► Jules Verne au théâtre. Une réussite cocasse. J.-L.J.

5-CARTOUCHERIE-THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE rte. du Champ de Manoeuvre (12^e). M^o Château de Vincennes. C 0143283636. ☎

Lettres d'amour à Staline De Juan Mayorga. Mise en scène de Jorge Lavelli. **20H30 MER 25, 19H30 JEU 26, 20H30 DU VEN 27 AU SAM 28, 16H DIM 29.** Pl : 18€. TR : 9 à 14€. ► Jorge Lavelli est fidèle à l'auteur. Le trio d'acteurs est formidable, mais la pièce bégaye. A.H.

Vineta ou la République des utopies De Moritz Rinke. Texte français de Patrick Demerin et Lisa Wurmser. Mise en scène de Lisa Wurmser. **20H DU MER 25 AU SAM 28, 16H30 DIM 29.** Pl : 18€. TR : 9 à 14€. ► Comment construire une Cité utopique? Une œuvre étrange et très prise de tête qui intéressera sûrement quelques intellectuels habitués à un ennui de bonne qualité. J.-L.J.

6-LA COLLINE 15, rue du Malte Brun (20^e). M^o Gambetta. Loc : 0144625252. ☎

Créanciers D'August Strindberg, m. en sc. de Christian Schiaretti. Avec Clara Simpson, Christophe Maltot, Wladimir Yordanoff. Loc : Du lun au sam de 11h à 18h30 et le dim de 13h30 à 16h30. Sur le site Internet du théâtre. Auprès des agences et revendeurs (Fnac, Crous, Starterplus). **19H30 MER 25, 20H30 DU VEN 27 AU SAM 28, 18H30 DIM 29.** Pl : 27€. TR : 13 à 22€. ► Voir la critique en page théâtre A.H.

Mademoiselle Julie D'August Strindberg, m. en sc. de Christian Schiaretti. Avec Clara Simpson, Clémentine Verdier, Wladimir Yordanoff. Loc : Du lun au sam de 11h à 18h30 et le dim de 13h30 à 16h30. Sur le site Internet du théâtre. Auprès des agences et revendeurs (Fnac, Crous, Starterplus). **20H30 JEU 26, 17H30 SAM 28, 15H30 DIM 29, 19H30 MAR 31.** Pl : 27€. TR : 13 à 22€. ► Lire p. 42

7-COMÉDIE BASTILLE 5, rue Nicolas Appert (11^e). M^o Richard-Lenoir, Chemin Vert. Loc : 0148075207. ☎

théâtre

De la lutte des classes au choc des sexes

Tout au long d'une vie tumultueuse, faite d'errance et de souffrance, d'incompréhension et de création, l'écrivain suédois August Strindberg (1849-1912) changea presque aussi souvent de femme que de psy. On ne s'étonnera donc pas que son œuvre soit marquée du sceau de l'opposition homme-femme, vue à travers le prisme d'une réalité sociale jamais occultée, un peu comme s'il était l'enfant terrible d'Ingmar Bergman et de Karl Marx. On en a la preuve avec le diptyque proposé par Christian Schiaretti qui met en scène *Mademoiselle Julie* et *Créanciers*, au Théâtre de la Colline.

Avec la première pièce, ce *mano a mano* des sexes s'enrichit d'une réflexion sur les rapports maître-esclave qui n'est pas sans rappeler les futures œuvres de Brecht. *Mademoiselle Julie* conte l'histoire tumultueuse entre Julie, jeune comtesse (Clémentine Verdier), séduisante en diable, et son valet de chambre, Jean (Wladimir Yordanoff). Julie profite d'une nuit de la Saint-Jean - nuit de tous les paroxysmes - pour pousser le palefrenier dans ses derniers retranchements érotiques. Après un ultime combat, Jean succombe. C'est le début des ennuis.

A Julie qui lui lance : « Il n'y a plus de barrières entre nous », Jean explique que les pires barrières sont dans les têtes et qu'elles ne s'effacent jamais. Envisagent-ils de fuir pour refaire leur vie ensemble, comme on dit ? Aussitôt s'inversent les rapports dominant-dominé. Jean propose à Julie d'ouvrir ensemble un hôtel en Italie, un lieu où elle deviendrait « maîtresse de maison, principal ornement de l'établissement ». Chassez le naturel machiste et il revient au galop.

Commence alors entre Julie et Jean une opposition brutale fondée sur le « crime » commis en commun, un peu comme dans *Le facteur sonne toujours deux fois* - à cette différence

Deux pièces du dramaturge suédois August Strindberg. Où l'éternelle opposition homme-femme se complique, d'une part, de la problématique relation maître-esclave et, de l'autre, d'une fatale duperie. Un théâtre sans pitié... PAR JACK DION



« *Mademoiselle Julie* » (en haut) et « *Créanciers* » (en bas), avec Christophe Maltot, Clara Simpson, Wladimir Yordanoff.

qu'ici il n'y a pas mort d'homme, juste mort d'un pacte social tacite. Entre les deux amants - le serviteur et ses rêves d'émancipation, la comtesse flouée, déjà traumatisée par son propre père, et sa haine des hommes -, l'issue est inévitable.

A la dernière scène, Mlle Julie s'éloigne, un rasoir à la main, encouragée dans son geste ultime par un

Jean qui va monter ses bottes et son café au comte. Tout est dans l'ordre - cet ordre que la servante Christine (Clara Simpson), elle-même jalouse de sa maîtresse, aura rappelé tout au long de la pièce, remarquablement servie par une scénographie (signée Renaud de Fontainieu) aussi esthétique qu'efficace.

Trio avec cocu

On retrouve une organisation scénique similaire avec *Créanciers*. Cette fois, tout se joue sur les relations perverses entre Adolphe (Christophe Maltot), sa femme, Tekla (Clara Simpson), et Gustave (Wladimir Yordanoff), précédent époux de celle-ci. Dans ce trio, le mari est le cocu de l'histoire. Lorsqu'il reçoit son ami Gustave, Adolphe ignore tout des relations passées entre celui-ci et sa femme. Un Gustave machiavélique le persuade qu'il est manipulé par son épouse. A cause d'elle, Adolphe n'est qu'un sculpteur raté alors que, elle-même écrivain, elle s'est enrichie à son contact. Et voilà le mari dans la peau du créancier frustré (d'où le titre de la pièce) qui entend se faire rembourser séance tenante.

Entre les deux hommes s'installe une relation diabolique qui ne fera que monter en tension avec l'entrée en jeu de Tekla, femme émancipée qui découvre le pot aux roses sans pour autant pouvoir empêcher l'issue fatale. Où l'on voit que l'homme, parfois, est un loup pour la femme. ■

Mademoiselle Julie et Créanciers, d'August Strindberg, mise en scène de Christian Schiaretti, Théâtre de la Colline, Paris XIX^e, jusqu'au 11 juin. Tél. : 01 44 62 52 52.



Théâtre

Tous les spectacles sur
sortir.telerama.fr

SÉLECTION CRITIQUE PAR
SYLVIANE BERNARD-GRESH

CRÉANCIERS

D'August Strindberg, mise en scène de Christian Schiaretti. Durée : 1h40. Jusqu'au 11 juin, 19h30 (mer.), 20h30 (ven., sam.), 18h30 (dim.), la Colline - Théâtre national, 15, rue Malte-Brun, 20^e, 01-44-62-52-52. (13-27 €).

Christian Schiaretti croit au répertoire. Après le baroque Siècle d'or espagnol cet automne, voilà le très psychologique et névrotique August Strindberg (1849-1912) monté en diptyque via "Mademoiselle Julie" et "Les Créanciers", écrits la même année 1888 et joués ici par la même troupe. Le dramaturge suédois y règle ses comptes avec les femmes, trop désirantes, trop calculatrices, tout ensemble vénérées et exécrées. "Les Créanciers" met ainsi en scène la machiavélique vengeance d'un mari abandonné envers son successeur. Ou comment on peut massacrer l'autre à coups d'insinuations, de mots. Schiaretti monte, avec davantage de finesse et de cruauté retenue, ce second huis clos, plus cruel encore que "Mademoiselle

Julie". Toujours dans le même espace noir aux allures de prison, les personnages s'y entre-tuent sans bruit. **F.P.**

MADemoiselle JULIE

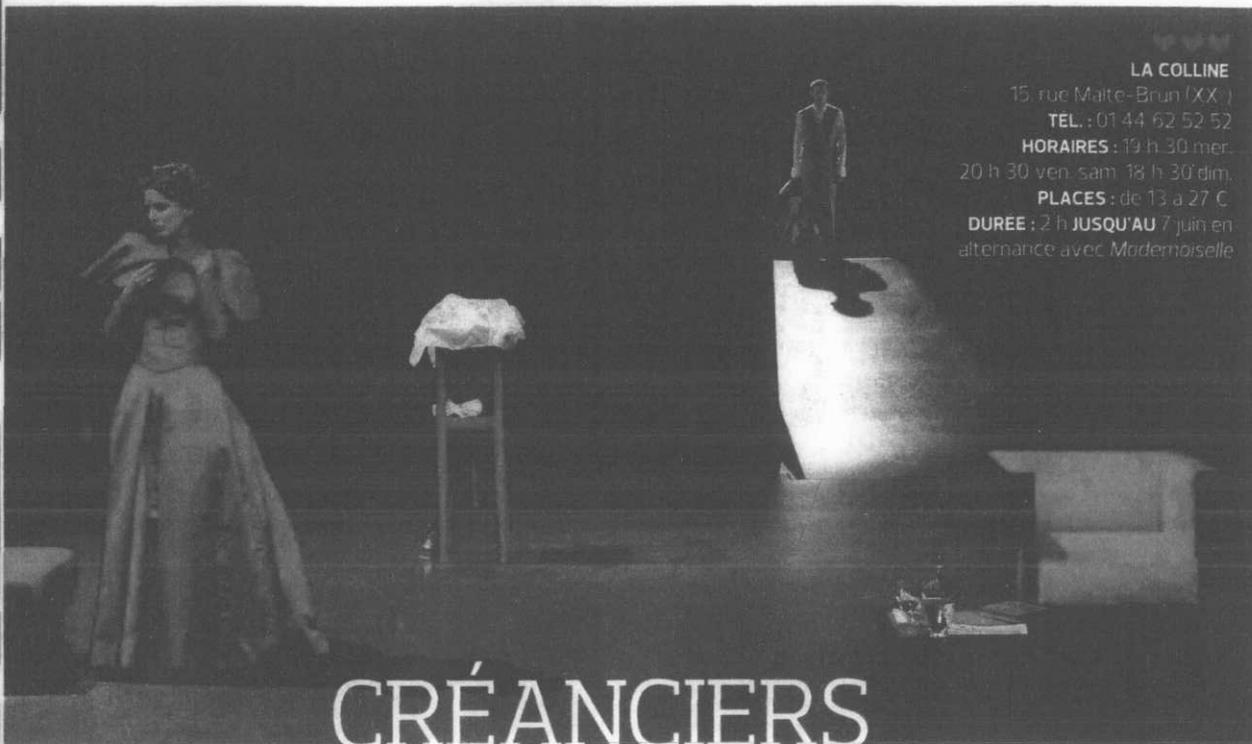
D'August Strindberg, mise en scène de Christian Schiaretti. Durée : 1h30. Jusqu'au 11 juin, 20h30 (jeu.), 17h30 (sam.), 15h30 (dim.), 19h30 (mar.), la Colline, 15, rue Malte-Brun, 20^e, 01-44-62-52-52. (13-27 €).

Christian Schiaretti, à qui l'on doit parmi les plus grandes mises en scène de ces dernières années, monte deux pièces de Strindberg. Dans "Mademoiselle Julie", la fille du comte profite de la fièvre d'une nuit de la Saint-Jean pour descendre aux cuisines et s'offrir au palefrenier, un domestique d'ailleurs promis à Christine, la cuisinière. Wladimir Yordanoff, par ailleurs d'une grande présence et excellent comédien, n'est guère crédible en "homme des bois" désiré par la jeune Julie. Dans un décor de cuisine élégante et glacée, aucune sensualité, aucune part laissée au désir. Il y est certes question d'ordre bourgeois et de transgression, mais tout cela reste cérébral. Et Julie (Clémentine Verdier) semble réduite à une hystérique, comme si la folie était nécessaire pour transgresser les lois auxquelles elle est assignée. Tout cela paraît peu crédible ou du moins bien réducteur.



SEMAINE DU MERCREDI 11 AU 17 MAI 2011

THEATRE



JEAN-LOUIS CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/WIKISPECTACLE

CRÉANCIERS Comme un film de Hitchcock

Les personnages, en dette les uns envers les autres, évoluent dans une tragi-comédie à la Hitchcock.

À la Colline, Christian Schiaretti, directeur du **TNP** de Villeurbanne, présente en alternance deux chefs-d'œuvre d'August Strindberg. Premier aperçu.

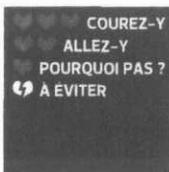
Rouge est la méridienne Coquelicot est la splendide robe de Tekla. Vert feuillage est l'autre couleur dominante de ce décor en transparence qui est posé comme un radeau sur le grand plateau de la Colline. Une scénographie de Renaud de Fontainieu, qui accorde plus de place à l'extérieur qu'à l'intérieur. Dans *Créanciers*, « tragi-comédie », on est épié... La pièce est présentée en diptyque avec *Mademoiselle Julie*, « tragédie naturaliste ». Les deux œuvres datent de 1888 et August Strindberg lui-même précise leur « genre ». C'est en étant attentif à ces qualificatifs que Christian Schiaretti, qui avait donné une magnifique version de *Père* en 2005, revient au grand dramaturge suédois. Dans *Créanciers*, il y a une femme écrivain, Tekla (Clara Simpson). Elle est belle, coquette, indépendante. Elle doit beaucoup à son actuel époux, Adolphe (Christophe Maltot), peintre qui abandonne la couleur pour la sculpture lorsque commence la pièce. Surgit l'ancien mari, professeur (Wladimir Yordanoff). Leur enfant est mort. Adolphe ignore qui est Gustave et reçoit ses conseils. On est ici au plus près de ce que l'auteur d'*Inferno* nomme le « duel des cer-

veaux ». Il y a dans la tension palpable, grâce à la traduction de Terje Sinding et à la direction d'acteurs, quelque chose qui rappelle Hitchcock. Ici, ce sont les mots qui tuent, Tekla le sait bien. Clara Simpson est souveraine et vénéneuse, Christophe Maltot fin, nuancé - mais le personnage est volontairement ridicule. Wladimir Yordanoff remarquable de retenue angoissante. Chacun est le créancier de l'autre. On paie très cher. Bouleversant... et pourtant drôle ! ■

ARMELLE HÉLIOT

TNP LABEL DE QUALITÉ

Quarante ans après la mort de Jean Vilar, le 28 mai 1971, le Théâtre national populaire de Villeurbanne illumine le paysage théâtral de France et d'Europe. Christian Schiaretti est un artiste aux visions puissantes, entouré d'une équipe excellente. Il a créé une troupe, formant des jeunes et dirigeant aussi de très grands interprètes. Dans *Mademoiselle Julie*, on retrouve Clara Simpson et Wladimir Yordanoff, et le rôle-titre est confié à la belle et blonde Clémentine Verdier, artiste ultrasensible et fine.





DANS LA TÊTE DE
CHRISTIAN SCHIARETTI

Chef de troupe

Après une incursion dans l'Espagne flamboyante du Grand Siècle avec « La Célestine » et le « Don Juan », de Tirso de Molina, le metteur en scène et directeur du TNP de Villeurbanne se confronte, au Théâtre de la Colline, à l'univers tourmenté du grand homme de la Suède : August Strindberg.



FRANCK PHIBRETT

Parler théâtre avec Christian Schiaretti est toujours un bonheur. Par exemple, quand il compare avec passion les héroïnes sensuelles des deux pièces qu'il met en scène : *Mademoiselle Julie* et *Créanciers*. C'est un fanatique des grands textes, qui aime par-dessus tout les incarner. Dans un contexte qui voit, sur les scènes de France, le spectaculaire l'emporter sur la rigueur, lui revient à l'essentiel : l'éternelle modernité des grandes œuvres, l'acteur qui devient le personnage, le travail pour y parvenir. Et ce n'est donc pas un hasard, même s'il s'en défend mollement, si l'on murmure qu'il ferait un excellent administrateur de la Comédie-Française...



Un théâtre pour jouer Molière ?

Le TNP à Villeurbanne, bien sûr !

Et Strindberg ?

L'Atalante, un petit théâtre près de Montmartre. La Colline est une salle évidemment magnifique, mais Strindberg est d'abord un auteur qui relève de l'intime.

Vous êtes plus proche de Julie ou de Tekla (l'héroïne des Créanciers) ?

Tekla. Chez Julie, la sensualité est exclusive, maladroite. Chez Tekla, elle est libre, résolue. C'est une arme magnifique. Franchement, vous vous voyez passer une nuit avec mademoiselle Julie ?

L'œuvre qui vous a le plus marqué ?

Le Laboureur de Bobême, de Johannes von Saaz : un texte sur la mort qui date de 1401. Il a été fondateur dans mon parcours.

Une pièce de théâtre ?

Les Précieuses ridicules. Pour moi, la plus grande pièce de Molière.

Une recette pour mettre en scène ?

Ne pas avoir d'idée. L'idée est meurtrière au théâtre.

Et pour diriger une troupe ?

La santé avant tout. Il est essentiel de ne pas avoir de déperdition énergétique. Et puis l'équité. Et l'humour !

Une définition de l'amour ?

Je n'ai pas de définition de l'amour mais une pratique. L'amour est une redéfinition du monde...

L'amoureuse idéale ?

Bérénice. C'est un point de tremblement tellement beau. Je n'ai jamais monté la pièce de Racine. Je me sens encore trop jeune pour une pareille œuvre.

Un lieu pour aimer ?

Partout. C'est l'amour qui

transfigure les lieux.

Un objet qui symbolise l'amour ?

Le lit.

Un rêve que vous n'avez pas encore exaucé ?

Me laisser aller à mon hédonisme actif. J'ai un inconscient fainéant.

Un cadeau que vous aimez faire ?

Des fleurs. Des renoncules ou des pois de senteur.

Une œuvre qui

passera les siècles ?

Il n'est pas souhaitable qu'une

œuvre passe les siècles parce que le plus dangereux, pour une œuvre, c'est la posture d'éternité. Le théâtre nous l'explique à chaque seconde : l'éternité est dans l'instant. C'est le moment qui témoigne de l'éternité.

Qu'y a-t-il de droite en vous ?

Mon rapport à la discipline. Je n'ai pas une conception égalitaire du

monde. Je considère la fraternité comme une réponse à une inégalité fondatrice.

Et de gauche ?

Mes origines sociales. Mon grand-père, par exemple, était communiste.

L'homme politique idéal ?

Celui qui fonde son action sur la culture et qui ne prend pas le cynisme comme une preuve de son intelligence. Et celui qui ne se pose pas la question de ce qu'il représente.

Un ministre de la Culture qui vous a séduit ?

J'ai bien aimé Jacques Toubon.

Un lieu pour prier ?

Le théâtre est un magnifique lieu pour prier. Et Ganagobie, un monastère dans la

vallée de la Durance.

Le texte sacré qui vous touche le plus ?

Le Cantique des cantiques.

Le tableau qui vous fait rêver ?

Le petit Chien, de Goya, au Prado, au Madrid.

Votre plat préféré ?

Des seiches

à l'encre.

Une ville pour mourir ?

Valparaiso.

Une épitaphe ?

« J'ai essayé. »

Premiers mots à saint Pierre ?

Enchanté. Le mot m'enchante : c'est une obligation de politesse et de ravissement.

Derniers mots à un jeune comédien ?

« Calme. Calme. »

AU DIALOGUE,
JEAN-LUC
JEENER





LE TEMPS DU LOISIR

Théâtre

« Mademoiselle Julie » et « Créanciers », de Strindberg Un fascinant diptyque

Christian Schiaretti dirige quatre comédiens éblouissants dans deux très grandes pièces de l'auteur suédois, retraduit par Terje Sinding. Passionnant !

QUATRE COMÉDIENS, Clémentine Verdier, Julie dans « Mademoiselle Julie », Christophe Maltot, Adolphe, le deuxième mari, peintre, dans « Créanciers », Clara Simpson, Christine, la cuisinière dans « Mademoiselle Julie », et Tekla, la femme écrivaine dans « Créanciers », Wladimir Yordanoff, Jean dans « Mademoiselle Julie » et Gustave, le premier mari qui vient se venger dans « Créanciers ». Quatre virtuoses impressionnants. Dans un décor unique à dominantes rouge et verts qui montre les intérieurs et suggère les extérieurs, n'étant transformé que par les meubles, les objets, les lumières (Renaud de Fontainieu, Fanny Gamet, Julia Grand).

Les deux pièces datent de la même année : 1888. Elles parlent de destruction, d'autodestruction, de suggestion, d'ascendant psychologique, de cruauté, de différence de classe, de culture, elles parlent de l'homme trop humain, elles parlent des femmes, de rêve, et des relations terribles entre les sexes, elles parlent de la « guerre des cerveaux », comme le dit Strindberg lui-même. Elles parlent des âmes.

Il y a quelque chose du suspense à la Hitchcock dans les deux pièces. En cela réside leur fabuleuse modernité d'ailleurs, même si le monde qu'elles évoquent n'est pas tout à fait le nôtre.

Toutes les nuances. Ce qui frappe le plus, ici, c'est la manière neuve dont on entend le texte. Terje Sinding, qui connaît le suédois et le français, est un traducteur d'une précision parfaite. On a enfin toute la crudité des personnages, toutes les nuances, tous les mots équivoques. On comprend comme jamais ces deux œuvres, dont on a si souvent vu des versions différentes.

Les costumes de Thibaut Welchlin, robe coquelicot de Tekla, vert amande de Julie, robe de chambre d'Adolphe, livrée de Jean, sobriété de Gustave, simplicité harmonieuse de Christine, tout ici sonne juste et cerne avec finesse les personnages. Les pièces sont jouées avec ardeur, fermeté, précision



« Mademoiselle Julie », un sommet de l'art théâtral

par les quatre interprètes qui mériteraient que l'on analyse chacune de leurs partitions. Mais autant vous laisser le plaisir d'une découverte qui passionne et bouleverse. On n'en a jamais fini avec Strindberg, et médecins, psychanalystes ne peuvent qu'être passionnés par l'acuité des analyses de l'écrivain, sa lucidité, sa force à affronter tous les démons et toutes les béances des esprits, des âmes.

Saluons Christophe Maltot, déchirant Adolphe, creusé de l'intérieur et qui meurt sous les mots cruels de Gustave; saluons Clémentine Verdier, grandie dans la troupe du TNP, Julie ultraféminine et déchirée par son éducation de garçon, ses pulsions contradictoires, sa fragilité; saluons Clara Simpson, aimante et lucide Christine et brillante et complexe Tekla; saluons Wladimir Yordanoff, Jean, troublé, exalté, dur, Gustave, pervers, méchant, sans pitié. Toutes les plus fines nuances du texte nous sont offertes grâce à cette mise en scène, cette traduction, ces interprètes. Un sommet de l'art théâtral.

> ARMELLE HÉLIOT

Théâtre de la Colline (tél 01 44 62 52 52, www.colline.fr), en alternance avec possibilité de voir les deux pièces les samedis et les dimanches Jusqu'au 11 juin Chaque pièce dure 1 h 40 Les traductions sont publiées par Circe (7 euros chaque volume) En vente à la librairie du théâtre ou sur www.editions-circe.fr.



Diptyques

Christian Schiaretti monte Mademoiselle Julie et Créanciers d'August Strindberg à la Colline, Jacques Osinski Le Moche suivi par Le Chien, la Nuit et le Couteau de Marius von Mayenburg au Rond-Point : expérience singulière du diptyque, qui dépasse la juxtaposition de deux pièces, accompagne le parcours d'un écrivain et met en valeur le travail théâtral.

MONIQUE LE ROUX

AUGUST STRINDBERG MADEMOISELLE JULIE CRÉANCIERS

Mise en scène de Christian Schiaretti
La Colline - Théâtre national
Jusqu'au 11 juin

MARIUS VON MAYENBURG LE MOCHE LE CHIEN, LA NUIT ET LE COUTEAU

Mise en scène de Jacques Osinski
Théâtre du Rond-Point
Jusqu'au 22 mai

Les écrivains conçoivent parfois des cycles qui rejoignent une temporalité romanesque. Les metteurs en scène plus souvent associent des textes d'un même auteur, présentés en alternance un soir sur deux ou en intégrale la même journée. Dans ce dernier cas, ils peuvent recréer le plaisir particulier suscité par des œuvres de longueur exceptionnelle, *Le Soulier de satin* de Paul Claudel ou *Par-dessus bord* de Michel Vinaver : l'immersion totale dans le théâtre, la coupure prolongée d'avec le monde extérieur. Ils choisissent des pièces plus ou moins proches les unes des autres, de préférence autonomes et susceptibles d'être vues séparément. Ils établissent des liens variables de l'une à l'autre quant à la distribution et la scénographie. Ainsi pour sa première création comme directeur de la Colline,

Stéphane Braunschweig avait assuré la continuité entre *Maison de poupée* et *Rosmersholm* d'Ibsen grâce à Annie Mercier, gouvernante dans une maison, bonne d'enfants dans l'autre, par les hauts murs du décor, clôture pour l'austère demeure de Rosmer, arrière-plan d'un intérieur moderne pour la cage dorée de Nora.

Cette saison, Christian Schiaretti a pratiqué ces associations sur deux modes différents. Il a rapproché sous le titre *Siècle d'or* trois écrivains : Miguel de Cervantès avec *Don Quichotte*, Fernando de Rojas avec *La Célestine*, Tirso de Molina avec son *Don Juan*, déployant toute l'énergie de sa jeune troupe dans un espace bifrontal, magnifiant Hélène Vincent en extraordinaire entremetteuse (1). Directeur du Théâtre national populaire de Villeurbanne, il explique simplement ses choix par une logique de répertoire, sans se croire obligé de trouver aux œuvres du passé une soudaine brûlante actualité. Après *Père*, il poursuit la recherche, amorcée il y a six ans sur Strindberg, avec *Mademoiselle Julie* et *Créanciers*, autres pièces de la même période, écrites en quelques semaines l'été 1888. Dans les deux cas l'affrontement d'un trio s'achève, en un acte, par un meurtre parfait, relève d'un paradoxe tragique naturaliste, dont Christian Schiaretti souligne dans le programme du spectacle la difficile tension : « La tragédie natura-

liste est un oxymore qui peut neutraliser la représentation de l'œuvre par effet de choix d'un des deux termes : soit on est tragique et on abolit l'inscription sociale de l'œuvre, soit on est naturaliste et on oublie la dimension sacrificielle. » Face à cette alternative, Christian Schiaretti utilise pleinement les virtualités du diptyque.

Un des interprètes fidèles du TNP, Wladimir Yordanoff, passe du rôle de Jean, serviteur du comte dans *Mademoiselle Julie* à celui de Gustaf, premier mari de Tekla, devenue romancière connue et épouse d'un jeune peintre, Adolf. Il ne correspond ni à l'âge, ni à l'apparence du séducteur ; mais il parcourt les différentes étapes de la nuit de la Saint-Jean, des refus opiniâtres face à la fille du comte au « meurtre psychique » de sa maîtresse, avec une telle complexité, une telle richesse de nuances que, dès le premier dialogue avec le jeune mari de *Créanciers*, abandonné par sa femme, il concentre toute l'attention du spectateur sur l'inquiétante ambiguïté de son personnage. Clara Simpson, elle, suscite ce plaisir propre à l'interprète protéiforme. Cuisinière du château et « rivale » de Julie, elle bénéficie déjà de l'accent mis sur sa relation amoureuse avec Jean par la direction d'acteurs. Mais en Tekla elle se métamorphose : elle devient pleinement cette « femme qui joue », selon l'expression de Joëlle Chambon dans sa postface à *Créanciers*, traduit, tout comme *Mademoiselle Julie*, par l'excellent passeur de la littérature scandinave Terje Sinding (2). Clémentine Verdier, jeune membre de la troupe permanente du TNP, aussi « superbe » Julie dans sa robe verte (costumes de Thibaut Welchlin) que ledit Jean, semblait enfermée dans une surenchère hystérique le jour de la première, hystérie que n'évitait pas non plus un comédien aussi expérimenté que Christophe Maltot (Adolf) : difficile incarnation chez Strindberg des futurs vaincus dans le « combat des cerveaux ».

Le spectacle commence par une longue scène silencieuse, où Christine prépare dans des récipients en cuivre le plat préféré de Jean, avec grésillement et odeur de cuisson. La scénographie de Renaud de Fontainieu assure l'ancrage naturaliste par les différents éléments de la cuisine, cadre de *Mademoiselle Julie*, minutieusement décrits par Strindberg. Ceux-ci sont remplacés dans *Créanciers* par les quelques pièces de mobilier indiquées par les didascalies, de la même couleur « rouge coquelicot » que la magnifique robe de Tekla, couleur choisie par son premier mari. Mais la conception d'ensemble reste la même d'une pièce à l'autre. L'aire de jeu, recouverte d'un carrelage turquoise, se prolonge au lointain par un plan incliné. Un long couloir s'y enfonce jusque dans les profondeurs du plateau, utilisé pour les entrées hiératiques des

personnages, étrangères à toute esthétique naturaliste. Le reste de l'espace est masqué par un immense rideau en apparence opaque. Mais les lumières de Julia Grand en rendent parfois les pans translucides et révèlent dans *Créanciers* la chambre voisine où Gustaf et Adolf sont convenus d'épier tour à tour Tekla, où Adolf succombe à ce jeu dangereux. Ce dispositif d'espionnage, utile à la seconde pièce, sert aussi dans la première à suggérer la présence cachée de Christine, à donner l'apparence de trolls aux paysans, involontaires complices de la chute de la protagoniste. Ainsi « inscription sociale » et « dimension sacrificielle » se conjuguent dans une scénographie d'une grande beauté visuelle.

Au contraire Jacques Osinski, directeur du Centre dramatique national des Alpes à Grenoble, a conçu son diptyque dans un registre d'oppositions. Les deux textes de Marius von Mayenburg, artiste associé de Thomas Ostermeier à la Schaubühne de Berlin, ne se rapprochent que par la thématique du monstre et la circulation des rôles, entre un nombre réduit d'interprètes, prévus dans les didascalies. Seul Frédéric Cherboeuf joue dans l'ensemble du diptyque ; et les deux scénographies de Lionel Acat coexistent, les spectacles se jouant successivement dans la salle Jean-Tardieu du Rond-Point : *Le Moche* se donne sur un proscenium devant le rideau de scène qui masque le décor élaboré pour *Le Chien, la Nuit et le Couteau*. Publiées ensemble dans la traduction d'Hélène Mauler et René Zahnd (3), la première pièce a été écrite en 2007, la seconde en 2008 ; elles peuvent se voir séparément, comme elles ont été conçues. Malgré l'intérêt habituel d'un projet en diptyque, l'heure consacrée à découvrir *Le Moche* suffit à combler. Sans aucune métamorphose physique, dans un jeu tout en nuances, Jérôme Kircher passe d'une rare laideur à une rare beauté, de l'infortune du rejet à la réplification vertigineuse de son nouveau visage. Et dans ce monde d'apparences et de concurrence sans merci au sein d'une entreprise, traversé par des personnages aux identités variables (virtuoses Frédéric Cherboeuf, Delphine Cogniard, Alexandre Steiger), il y a bien plus de vraie cruauté que dans la nuit fantastique et sanglante, hantée par un Denis Lavant, très loin de *M le Maudit* et du *K* de Kafka censés inspirer son personnage. |

1. Deux des pièces, *La Célestine* et *Don Juan*, ont été présentées en alternance au Théâtre Nanterre-Amandiers, du 10 mars au 6 avril 2011.
2. August Strindberg, *Mademoiselle Julie*, Circé/Théâtre, 2006 ; *Créanciers*, Circé/Théâtre, 2011.
3. Marius von Mayenburg, *Le Moche, Le Chien, la Nuit et le Couteau*, L'Arche, 2008.

THÉÂTRE

L'amour comme champ de bataille

Un diptyque Strindberg-Schiaretti réussi à la Colline.

S'il y a un artiste de théâtre français qui a dominé la saison par son engagement et son sens des prouesses, c'est Christian **Schiaretti**. Le directeur du Théâtre national populaire de Villeurbanne aura présenté deux énormes diptyques dans la saison. D'une part, un ensemble Siècle d'or espagnol avec une admirable *Célestine* de Rojas jouée par Hélène Vincent et le *Don Juan* de Tirso de Molina. D'autre part, un doublé Strindberg, qui vient d'arriver à la Colline. Ce second diptyque est également réussi, car Schiaretti possède à la fois le sens du jeu charnel et celui du hiératisme du théâtre. Avec lui, même si la soirée est un éclat de rire ou un jeu de massacre, le moment vécu est toujours une cérémonie.

Sa Mademoiselle Julie bénéficie d'une interprète tout à fait brûlante, Clémentine Verdier. *Créanciers* – un record de misogynie à l'intérieur du répertoire mondial – est joué par Clara Simpson et Christophe Maltot avec un sens très aigu de l'imbrication de la passion et du code social. Dans les deux pièces, Wladimir Yordanoff prend en charge l'un des rôles principaux, et sa métamorphose, tout en nuances, est impressionnante : il affronte pourtant la pire des partitions, faite d'une détestation féroce des femmes. On entend comme de nouvelles vibrations dans ces deux classiques, terriblement lourds de haine et de désespoir.

—Gilles Costaz

Mademoiselle Julie et Créanciers (en alternance ou en intégrale le week-end), théâtre de la Colline, Paris. 01 44 62 52 52. Jusqu'au 11 juin. Textes français de Terje Sinding aux éditions Circé.



Mademoiselle Julie. 08



Trois questions à CHRISTIAN SCHIARETTI

théâtre « Pour Strindberg, le mot est un couteau »



CHRISTIAN GANET

Δ Christian Schiaretti avait créé *Père* en 2005.

L'éclectique metteur en scène Christian Schiaretti, directeur du Théâtre national populaire de Villeurbanne, puise de nouveau dans le répertoire Strindberg, en associant dans le même spectacle les pièces *Mademoiselle Julie* et *Créanciers*.

Vous revenez vers l'œuvre de Strindberg. Est-ce la suite d'une démarche entamée lorsque vous avez créé *Père* en 2005 ?

Christian Schiaretti. Dans l'itinéraire de Strindberg, ces pièces appartiennent à une période qui m'intéresse. *Camarades* a d'abord été une pièce naturaliste. Puis est venu *Père*, présenté comme une « tragédie moderne », un modèle tragique plongé dans la modernité, une variation sur Clytemnestre et Agamemnon appliquée à la place de la femme dans le monde moderne. *Mademoiselle Julie* est une « tragédie naturaliste », une sorte d'oxymore. Enfin, *Créanciers* est une « tragi-comédie », qui s'oppose au clivage aristotélien du comique et du tragique. Tout se passe comme si Strindberg cherchait l'esthétique d'une tragédie de l'ère moderne – la pureté de la tragédie classique française –,

mais, n'y parvenant pas, il acoquine cette esthétique avec la comédie. *Créanciers* tend vers l'œuvre parfaite.

Vous montez les deux pièces dans le même dispositif scénographique. Pourquoi ?

D'abord pour des raisons économiques. Mais il s'agit aussi de trouver un espace qui affirme, de pièce en pièce, sa propre nécessité scénique. Les deux histoires prennent place dans un lieu clos : une cuisine pour l'une, une antichambre pour l'autre. J'ai délimité une scène et une avant-scène. Le premier plan est une petite chambre d'énonciation (six mètres sur six), le second une chambre d'écho, qui représente l'ailleurs. Cette topique rejoint celle du conscient et de l'inconscient. Le second espace joue sur le sens des sous-titres. Dans *Mademoiselle Julie*, l'ailleurs est un ailleurs de fuite : Julie y danse, y fornicue, et c'est aussi le bureau du père. Dans *Créanciers*, la relation, au contraire, est centripète : le second plan est un espace d'observation du premier, comme à travers un trou de serrure. Chez Strindberg, le point de regard est fondamental : c'est une écriture de paranoïaque, ou au moins de rancunier.

Vous parlez d'une dimension policière de ces pièces. Quelle est-elle ?

Pour Strindberg, le mot est un couteau. Ces histoires sont des histoires de meurtres, où l'on tue avec la parole. Qui est l'assassin ? Quelle est l'arme du crime ? Qui est le fou, qui est la folle ? Quel est le rôle du hasard ? Comme dans le roman policier, Strindberg définit des espaces d'oppression paradoxalement dynamiques. Chez Hitchcock, l'assassin est un personnage qui laisse des traces et avance en complicité avec le public. Dans *Mademoiselle Julie*, l'assassin est Kristin ; c'est elle qui ferme le verrou et qui dit aux deux autres : Vous allez mourir. Dans *Créanciers*, Gustave est un revenant, qui traque la condition aliénante de la vie de couple. On pourrait penser que tout se passe dans la tête d'Adolphe et que la pièce est un long monologue intérieur, contradictoire. Strindberg ne va pas dans le sens de l'Histoire, il est dans le sens même de l'être : de ce côté-là, il fait mal. Il témoigne d'une pulsion destructrice d'un Éros irrésolu. □

Propos recueillis par C. B.

« Strindberg ne va pas dans le sens de l'Histoire, il est dans le sens même de l'être. »

À voir

▷ **Mademoiselle Julie et Créanciers**, mise en scène de Christian Schiaretti, Théâtre de la Colline, 15, rue Malte-Brun, Paris 20^e, du 7 mai au 11 juin.

Interviews



Mlle Julie et Créanciers
à la Colline

**Christian
Schiaretti**

Après les trois pièces marquantes du *Siècle d'Or*, *Don Quichotte*, *La Célestine* et *Don Juan* créées au TNP qu'il dirige et reprises aux Amandiers, Christian Schiaretti crée à la Colline un diptyque sur Strindberg avec *Mademoiselle Julie* et *Créanciers*.

Théâtral magazine Pourquoi avoir choisi ces deux pièces ?

Christian Schiaretti : C'est la suite du travail que j'ai entamé avec *Père* de Strindberg en 2005. J'avais travaillé aussi en enseignant sur un triptyque autour de l'éducation de Bertha, avec *Père*, *Camarades*, et l'hypothétique oeuvre qu'il aurait dû écrire après *Père*. Il y a une oscillation entre un univers naturaliste et un univers tragique ou les personnages sont dans une épure. Après il passe à *Mademoiselle Julie* et on se retrouve dans un univers plus réaliste et tout de suite après, il écrit *Créanciers* qui est de nouveau dans une épure. Il y avait donc deux fois ce même mouvement naturaliste dans *Camarades* et *Mademoiselle Julie* et épure dans *Père* et *Créanciers*. Comme s'il cherchait avec les mots et l'expression du naturalisme à aller vers une épure qui ressemblerait à celle du tragique. Du coup, j'achève un cycle. La deuxième raison de ce choix, c'est que ce sont des pièces relativement courtes qui présentent un crime parfait. J'avais découvert avec *Père* l'intérêt de penser Strindberg avec la caméra d'Hitchcock. *Père* ne devient vraiment passionnant du point de vue théâtral que si on comprend bien que c'est un meurtre et que la vraie question est de savoir s'il n'est pas prémédité. De la même façon, dans *Créanciers* et *Mademoiselle Julie*, on a deux crimes parfaits. Gustaf assassine Adolf, Jean incite *Mademoiselle Julie* à se suicider, l'arme du crime est dans le mot. Donc le déploiement des deux pièces en miroir me permet de faire observer d'une part une évolution de forme et d'autre part deux drames policiers. Et je le prends avec humour. Je prends *Mademoiselle Julie* avant tout comme un casse rate. Et dans *Créanciers*, je prends Gustaf pour un revenant. C'est-à-dire qu'Adolf est tout seul.

Je ne suis pas satisfait du monde dans lequel je vis

Pourquoi ces personnages (Jean et Adolf) sont-ils aussi violents vis à vis des femmes ?

Ils sont violents parce qu'ils sont au coeur d'une tension qui ne peut pas se résoudre. Jean est un déclassé, il ne peut pas s'authentifier à la classe sociale dont il vient parce qu'il s'en est en quelque sorte exonéré par l'éducation mais il ne peut pas s'assimiler à d'autres parce qu'il n'a pas la possibilité de le faire. Il sait parler, il sait analyser, mais il ne sait pas créer. Donc il est dans l'inachèvement. Et il y a une violence exprimée vis-à-vis de Mademoiselle Julie parce qu'elle représente une classe sociale qui elle-même ne comprend pas les données objectives qui constituent Jean. Elle est violente comme les riches le sont vis-à-vis des pauvres, parce qu'ils imaginent les aider en leur faisant risette et la charité. Or, la condescendance est l'inverse du respect. Chez Gustaf, l'irrésolution est la même. C'est un prof de langue morte, il a été la risée de ses élèves, il est l'objet critique d'un livre écrit par Tekla, alors qu'il l'a élevée et éduquée, un peu comme Agnès de *L'École des Femmes*. Lui aussi est dans une tension inachevée qui déclenche sa violence et son amertume qui n'est pas seulement dans le fait qu'il aime Tekla et que Tekla l'a quitté. Ça s'appelle jalousie. Et l'autre carburant qui est celui de l'envie, est vachement plus violent. Comment passez-vous d'une pièce à l'autre ? Y a-t-il un lien entre les deux ? Le lien, ce sont les comédiens et Clara (*Clara Simpson, sa femme, ndlr*). La scénographie sera à peu près la même pour les deux. L'écriture de Strindberg est une écriture de voyeur. Ça commence toujours avec un oeil qui regarde. Dans *Créanciers*, il lui demande d'aller dans la pièce d'à côté de regarder par le trou de la serrure comme chez Hitchcock dans

Psychose. On a un espace donné qui est un espace de quatre murs. Peut-être que les murs seront translucides avec juste un espace au sol et le symbolisme des arêtes des murs.

Qu'est-ce que ça apporte pour vous de monter ces deux pièces aujourd'hui ?

D'abord je ne suis pas satisfait du monde dans lequel je vis, de la réduction de la problématique homme femme à une question de parité, on passe à côté d'une définition beaucoup plus complexe de ce qu'est un homme et de ce qu'est une femme. Strindberg n'apporte pas de solution mais il montre la plaie et en ça, je trouve qu'il nous est nécessaire. Et puis on est face à des chefs d'oeuvre. Après je dirige le Théâtre National Populaire, j'ai un rapport à un auditoire avec lequel je partage des avantages, des plaisirs à 11 ou 20 euros la place. Je sais comme tous les bourgeois que la vraie richesse est là et je pense, parce que je ne suis pas un fils de bourgeois, qu'il est bon de partager. On peut vivre sans voir la mer mais on vit moins large. Or vous savez que c'est en élargissant sa vie qu'on a une impression de l'augmentation de sa surface. Je pense que ça on en a tous besoin. Je viens de faire tout un travail sur le Siècle d'or et je me suis aperçu qu'il y avait des gens qui n'avaient jamais lu *La Celestine* de leur vie et qui ne connaissaient pas le mythe fondateur de Don Juan. On peut vivre sans. Quand on fait de la grande cuisine, c'est bon aussi de revenir aux oeufs à la coque. Hier matin, j'ai fait un rôti de porc aux pruneaux (*nires*).

Vous devez être fatigué en ce moment.

Non parce que je travaille en troupe. De l'extérieur on se dit il est fou, il a fait trois pièces de théâtre espagnol, il monte deux Strindberg, il prépare un

Bien sûr, j'ai une tronche un peu bizarre, mais pas plus que les gens qui traînent dans les soirées de première pour rencontrer des gens. J'ai deux enfants qui sont petits. Ça c'est plus compliqué. Mais comme c'est une équipe constante, je m'y retrouve.

travail sur *Le Graal* (qu'il mettra en scène avec Julie Brochen, ndlr) et en plus je monte des opéras. Comme je travaille avec mon équipe, on se comprend, on va très vite. Il ne faut pas avoir peur de produire, de faire, de susciter l'appétit par notre appétence. Ou l'appétence par notre appétit. Bien sûr, j'ai une tronche un peu bizarre, mais pas plus que les gens qui traînent dans les soirées de première pour rencontrer des gens. J'ai deux enfants qui sont petits. Ça c'est plus compliqué. Mais comme c'est une équipe constante, je m'y retrouve. Mon métier c'est de mettre en scène. Je travaille avec des gens qui partagent avec moi cette conviction du travail, donc on fait du théâtre tous les jours. C'est la succession des oeuvres qui fait l'oeuvre.

Propos recueillis par HC

Créanciers avec Christophe Maltot, Clara Simpson, Wladimir Yordanoff et

Mademoiselle Julie avec Clara Simpson, Clémentine Verdier, Wladimir Yordanoff
Colline, 15 rue Malte Brun 75020 Paris, du 7/05 au 11/06, 01 44 62 52 52

Mademoiselle Julie: l'amour qui brûle

Par Jean-Claude RONGERAS



Clément Verdier et Wladimir Yordanoff dans "Mademoiselle Julie"

© E. Carecchio

Deux êtres, déchirés par le passé et leurs tourments psychiques, basculent de l'amour à la tragédie

Mademoiselle Julie, fille d'aristocrate, provocante lors d'un soir de fête avec les domestiques, fini la soirée avec Jean, son domestique. Le réveil est douloureux. Le domestique la traite avec sévérité alors qu'elle cherche une preuve d'amour. Les deux égoïsmes vont s'affronter. Parfois les deux amants peuvent se rejoindre, mais les idéaux de la jeune femme ne pourront pas s'accorder avec la volonté de s'élever dans la société de Jean. La mise en scène est centrée sur une grande table de cuisine - où la servante fait mijoter un plat-, plantée au beau milieu de la scène et sur un long couloir montant qui s'ouvre au bout sur le vide et d'où parvient le bruit de la fête. Un dispositif classique, carré, qui renforce l'affrontement entre les deux protagonistes. Mademoiselle Julie a eu une enfance difficile, avec de multiples péripéties : une

a Évaluation du site

La section "Culture et loisirs" du site de la chaîne de télévision France 3 diffuse, sous forme de brèves et d'articles, l'actualité culturelle et artistique en France.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 5

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

mère très féministe, un père acculé à la faillite. Son rapport avec les hommes est difficile. Jean, lui, est un arriviste, qui s'est cultivé au cours de ses différents emplois. Il parle plusieurs langues, est bon psychologue; son ambition est de monter un restaurant au bord du lac de Côme et de plumer les clients



Auguste Strindberg (1849-1912) a connu une vie difficile, en proie à nombre de tourments. Il a voulu, en s'appuyant sur les nouvelles connaissances scientifiques (notamment psychologiques) de son époque et les tendances esthétiques de la fin de ce siècle, étudier les rapports homme-femme. Ici, il inspecte les cerveaux, fouillant chaque recoin comme un inspecteur de police. La langue utilisée dans la pièce est moderne, les propos sont directs, triviaux par moments; le dialogue prend des allures de match de boxe. Chacun a le dessus à son tour, mais une vraie guerre psychologique se déroule en réalité et l'issue sera fatale.

La présence de symboles, purification par l'eau, meurtre d'un oiseau qui traverse la pièce, donne une force quasi primitive à cette pièce.

Lorsqu'il écrit ce drame Strindberg est victime de plusieurs crises psychiques qui laissent leur empreinte sur cet opus où folie et schizophrénie jouent à un cache-cache quasi permanent. **Christian Schiaretti** l'a traité avec un naturalisme convaincant, laissant les deux acteurs vivre pleinement leurs soubresauts sentimentaux, se cogner aux réalités sociales jusqu'au tréfonds.

Clémentine Verdier (Mademoiselle Julie), passionnée ou désespérée, nage comme un poisson dans l'eau dans le spectre des sentiments avec une énergie dévorante tandis que Wladimir Yordanoff (Jean), plus mûr, affirme son cynisme avec une certaine rudesse, une froideur juste.

Christian Schiaretti met également en scène *Créanciers* de Strindberg, une pièce où un ex-mari manipule le nouvel époux qui ne sait pas à qui il a à faire, le faisant mortellement douter de la fidélité de la femme.

Mademoiselle Julie

d'Auguste Strindberg

Mise en scène: **Christian Schiaretti**

Avec Clara Simpson, Clémentine Verdier, Wladimir Yordanoff

La Colline- théâtre national

11, rue Malte-Brun

75020 Paris

Jusqu'au 11 juin

Mademoiselle Julie: l'amour qui brûle

Par Jean-Claude RONGERAS



Clément Verdier et Wladimir Yordanoff dans "Mademoiselle Julie"

© E. Carecchio

Deux êtres, déchirés par le passé et leurs tourments psychiques, basculent de l'amour à la tragédie

Mademoiselle Julie, fille d'aristocrate, provocante lors d'un soir de fête avec les domestiques, fini la soirée avec Jean, son domestique. Le réveil est douloureux. Le domestique la traite avec sévérité alors qu'elle cherche une preuve d'amour. Les deux égoïsmes vont s'affronter. Parfois les deux amants peuvent se rejoindre, mais les idéaux de la jeune femme ne pourront pas s'accorder avec la volonté de s'élever dans la société de Jean. La mise en scène est centrée sur une grande table de cuisine - où la servante fait mijoter un plat-, plantée au beau milieu de la scène et sur un long couloir montant qui s'ouvre au bout sur le vide et d'où parvient le bruit de la fête. Un dispositif classique, carré, qui renforce l'affrontement entre les deux

Évaluation du site

Cette section du site Internet de la chaîne de télévision France 2 diffuse des brèves concernant l'actualité culturelle élargie aux loisirs en France.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 5

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

protagonistes. Mademoiselle Julie a eu une enfance difficile, avec de multiples péripéties : une mère très féministe, un père acculé à la faillite.

Son rapport avec les hommes est difficile. Jean, lui, est un arriviste, qui s'est cultivé au cours de ses différents emplois. Il parle plusieurs langues, est bon psychologue; son ambition est de monter un restaurant au bord du lac de Côme et de plumer les clients



Auguste Strindberg (1849-1912) a connu une vie difficile, en proie à nombre de tourments. Il a voulu, en s'appuyant sur les nouvelles connaissances scientifiques (notamment psychologiques) de son époque et les tendances esthétiques de la fin de ce siècle, étudier les rapports homme-femme. Ici, il inspecte les cerveaux, fouillant chaque recoin comme un inspecteur de police. La langue utilisée dans la pièce est moderne, les propos sont directs, triviaux par moments; le dialogue prend des allures de match de boxe. Chacun a le dessus à son tour, mais une vraie guerre psychologique se déroule en réalité et l'issue sera fatale.

La présence de symboles, purification par l'eau, meurtre d'un oiseau qui traverse la pièce, donne une force quasi primitive à cette pièce.

Lorsqu'il écrit ce drame Strindberg est victime de plusieurs crises psychiques qui laissent leur empreinte sur cet opus où folie et schizophrénie jouent à un cache-cache quasi permanent. **Christian Schiaretti** l'a traité avec un naturalisme convaincant, laissant les deux acteurs vivre pleinement leurs soubresauts sentimentaux, se cogner aux réalités sociales jusqu'au tréfonds.

Clémentine Verdier (Mademoiselle Julie), passionnée ou désespérée, nage comme un poisson dans l'eau dans le spectre des sentiments avec une énergie dévorante tandis que Wladimir Yordanoff (Jean), plus mûr, affirme son cynisme avec une certaine rudesse, une froideur juste.

Christian Schiaretti met également en scène Créanciers de Strindberg, une pièce où un ex-mari manipule le nouvel époux qui ne sait pas à qui il a à faire, le faisant mortellement douter de la fidélité de la femme.